

# Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette

## SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



Juin  
2003

Bureau de dépôt 4900 SPA

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77 b

4900 SPA

34e année

Juin 2003

## BULLETIN N°114

### Sommaire

– La vie romanesque de Georges Neyt	A. Andries	51
– En marge des conférences d'Henri Guillemin à Spa	G. Peeters	67
– Le Comte de Palikao à Spa	A. Doms	82
– Les mémoires d'Oscar Dossin	J.M. Monville	91
– Le courrier des lecteurs		96
– Trouvaille!		96

Éditeur responsable: Mme Juliette COLLARD, 57 Boulevard Rener– 4900 Spa – Tél.: 087/77.33.56

Tirage trimestriel du bulletin: 500 exemplaires.

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

*Avec le soutien de la Communauté Française (Ministère de la Culture et des Affaires Sociales).*

*Avec l'appui financier de la Ville de Spa et de son Centre Culturel.*

**POUR LES DISTRAITS...**

Vous trouverez peut-être au sein de ce fascicule un bulletin de virement nous rappelant à votre bon souvenir. Il vous permettra de vous mettre en ordre de cotisation pour l'année 2003 en versant la somme de 15 € au compte 348-0109099-38. Toute l'équipe de la rédaction vous remercie pour votre soutien et votre intérêt.

**NOUVEAUX ABONNES**

M. et Mme LAMI  
M. et Mme VANDENHOVE CARO  
M. et Mme KAIVERS DAENEN  
M. Arthur NOEL  
Mme Christine PEERBOOM  
Mme Marie-Louise DAHLEM  
Mme Marguerite GONAY  
Mme Berthe LAMBERT  
M. Christian DELRE POTTIER

**DONS**

Mme Angela de LANNOIS  
Mme Claudine MICHA

**ILLUSTRATION DE COUVERTURE**

Affiche publicitaire pour la ferme de Frahinfaz (coll. Musée de la Ville d'eaux – Spa)

## *LA VIE ROMANESQUE DE GEORGES NEYT*

*Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire  
Bâtitteur du manoir de Lébioles*

---

### *Introduction: un inconnu célèbre*

Peu de Spadois, même parmi les amateurs d'histoire locale, savent exactement qui fut le constructeur de l'un des plus beaux fleurons de leur patrimoine architectural, le manoir de Lébioles. Par contre, on parle beaucoup aujourd'hui de son œuvre en s'inquiétant de l'avenir de ce superbe château apparemment à l'abandon. Plus rares encore sont ceux qui savent que c'est ce même personnage qui, le premier, prôna l'extension des installations thermales de la ville d'eaux sur la colline d'Annette et Lubin, dont le chantier, maintenant en pleine activité, alimente aussi les conversations spadoises.

### *Une personnalité entourée de rumeurs affabultrices*

Lorsqu'on recense les publications qui bordent (toujours très sommairement) la biographie de Georges Neyt<sup>1</sup>, on est frappé par l'absence de références à des sources fiables. Les rumeurs qui sont ainsi rapportées prêtent à cet ancien ambassadeur des traits quelque peu extravagants propres à éveiller les imaginations: il s'agirait d'un fils naturel de Léopold Ier<sup>2</sup> ayant rapporté de ses missions à l'étranger les accoutrements excentriques avec lesquels il s'affichait dans le Spa de la belle époque, tels que sombrero mexicain et éventail égyptien porté par un piqueur le suivant à cheval.

Nous verrons dans la première partie de cette biographie ce que les faits réels<sup>3</sup> permettent de conclure quant à l'hypothétique filiation royale de notre personnage. Quant à sa carrière diplomatique, elle est plutôt malmenée par les "on dit" qui circulent, soit que les fonctions prétendument exercées ne correspondent pas à la réalité (*envoyé extraordinaire* à Paris, *consul* à Mexico, *ministre* à Saint-Pétersbourg qui aurait de plus été *son dernier poste*), soit que le lieu d'affectation cité n'ait jamais été le sien (*ministre de Belgique au Caire*).

<sup>1</sup> de Hors-Château Jean, "Autres temps", Ed. Desoer, Liège, 1944, p.32.

Dresse Paul, "Le seigneur de Lébioles", Renaissance du Livre, 1981, p.57.

Dudant Anne, "Une saison à Spa", Ed. Le Hêtre Pourpre 2002, pp.100-101 (il s'agit d'un roman où le patronyme *Neyt* est travesti en *Volneyt*).

Gendarme P. et Lohest J.L., "Creppe sur la voie du temps passé" chez les auteurs, 1989, pp.203 et 208.

Marquet Léon, "Les forêts de Spa" (3<sup>e</sup> partie), HAS, septembre 1991, p.118.

Massart Camille, "Clémentine, princesse Napoléon", HAS, mars 1994, p.23.

Pironet Louis, "Architecture thermale", HAS, décembre 1980, p. 198 et décembre 1981, p.156.

Vlecken André, "La Reid", Ed. Vinche, Verviers, p.151.

<sup>2</sup> Massart Camille, op. cit.

<sup>3</sup> Les sources principales de la présente biographie sont:

- le dossier personnel de Georges Neyt (n°233) au Service des Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Bruxelles;
- la correspondance de Georges Neyt avec sa fille Mary et les documents conservés par son petit-fils Louis de Geoffre de Chabrignac à Neuilly-sur-Seine;
- les actes notariés concernant la constitution du domaine de Lébioles détenus par Mademoiselle Liliane Dresse de Lébioles à Chaudfontaine.

Mes très vifs remerciements vont à ce Service et à ces aimables personnes sans qui la reconstitution de cette biographie n'eût pas été possible.



1. Emplacement du futur Kursaal après la démolition de l'hôtel d'Orange. A titre de repère, le bâtiment à l'avant-plan est le « Chandelier d'Or » (collections du Musée de la Ville d'eaux)



2. Maquette du Kursaal réalisée en 1905 par l'architecte Alban Chambon (collections du Musée de la Ville d'eaux). C'est sur base de ce projet que Georges Neyt a formulé ses propositions. L'ensemble paraît en effet assez étriqué à cause du peu d'espace attribué jardin.

Pour mettre d'emblée les choses au point à ce sujet, voici le *curriculum vitae* officiel établi en date du 8 mars 1992 par Monsieur Gérard Fortemps, rédacteur au service des archives du Ministère des Affaires étrangères:

- 03/12/1862: Attaché de légation à Berlin
- 12/12/1863: Réussite de l'examen diplomatique
- 09/03/1864: Attaché de légation à Saint-Pétersbourg
- 27/04/1865: Grade de secrétaire de légation de seconde classe
- 24/07/1866: Adjoint à la Mission du Roi à Madrid
- 22/07/1868: Adjoint à la Mission du Roi à Paris
- 30/04/1869: Grade de secrétaire de légation de première classe
- 06/04/1879: Secrétaire de légation à Washington
- 10/04/1879: Grade de conseiller de légation
- 19/10/1880: Ministre résident à Mexico
- 28/11/1883: Ministre résident à Yokohama
- 03/12/1884: Grade d'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire
- 18/03/1893: Envoyé à ce titre à Constantinople
- 16/11/1898: A sa demande, décharge de ses fonctions et mise en disponibilité
- 29/11/1902: Démission honorable de ses fonctions et admission à la pension

### **Un visionnaire qui ne prêche pas pour sa chapelle**

L'une des bonnes raisons de citer Georges Neyt à l'ordre du jour de l'actualité spadoise est, comme nous l'avons annoncé dès le départ, le fait qu'au moment où, admis à la pension, il commençait à faire des projets pour se construire une résidence sur son vaste domaine de Lébioles, il adressa une lettre à l'éditeur du périodique intitulé "Mémorial de Spa"<sup>4</sup> où il faisait, pour le développement de la ville d'eaux, des propositions qui ne rallièrent les convictions que près d'un siècle plus tard. Cette lettre fut publiée dans le numéro du 26 novembre 1905.

Lui qui, au cours de ses voyages, avait visité des stations balnéaires parmi les plus prestigieuses, se disait soucieux de mettre la nôtre à la hauteur de ses concurrentes et des exigences de la villégiature moderne. Ayant vu les plans du Kursaal que la ville projetait de bâtir sur l'emplacement de l'hôtel d'Orange, il en avait gardé l'impression que l'on s'apprêtait à loger un éléphant dans une cage trop étroite pour lui. "La vallée où est située la ville est trop étroite", écrivait-il, "il n'y a pas la place matérielle pour aménager quoi que ce soit de grandiose et de pratique". Et, dans une formule propre à frapper les esprits, il avançait ainsi son idée novatrice: "A mon sens, il faudrait non pas transformer Spa mais le transporter".

<sup>4</sup> Il s'agit de Victor Goffin domicilié à l'époque au n°43 de l'avenue du Marteau à Spa.

Il s'employait ensuite à développer sur trois colonnes les avantages du plan qu'il avait conçu: relier le centre de la ville au plateau d'Annette et Lubin et construire là-haut un Kursaal inondé de lumière. Une route en terrasse qui longerait en la surplombant l'avenue du Marteau, permettrait de découvrir un panorama superbe digne de rivaliser avec les terrasses de Pau. "Là est, à n'en pas douter, le véritable avenir de Spa".

Il prévoyait que ce schéma de développement pourrait rencontrer deux ordres d'objections: celles des habitants, qui craindraient que cette extension vers le haut ne nuise à leurs légitimes intérêts, et celles des autorités communales, qui avaient déjà effectué l'expropriation et la démolition de l'hôtel d'Orange.

C'est là qu'apparaît sa capacité de penser l'avenir sur le long terme, là où l'intérêt général et l'intérêt des particuliers se rejoignent: le regain d'agrément et de prestige de la ville d'eaux ferait revenir à Spa le public qui avait tendance à l'abandonner et prolongerait la durée de ses séjours devenus plus confortables. Il terminait en faisant remarquer qu'on ne pouvait lui reprocher de prêcher pour sa paroisse: "En ma qualité de propriétaire des bois de La Lesbiolle (sic), j'aurais tout avantage à voir se développer le mouvement de construction le long de la route de Creppe, mais j'estime qu'il faut voir les choses de plus haut. Je cède seulement à une petite satisfaction d'amour-propre car je crois avoir été l'initiateur de l'idée du funiculaire et de la mise en valeur du plateau d'Annette et Lubin".

Cette proposition, bien que reconnue par l'éditeur du Mémorial de Spa "réellement grandiose et étayée par des considérations vraies" parut impossible à réaliser dans l'état des finances de la ville et fut complètement oublié pendant plus de quatre-vingts ans. Mais lorsqu'une idée réellement intéressante a le tort d'être avancée trop tôt, elle finit par refaire surface. C'est dans les années 1980 qu'elle fut réinventée par des promoteurs qui n'avaient pourtant pas connaissance de l'article de Georges Neyt, mais qui avaient la pratique des montages financiers modernes. La concordance de leur analyse et de celle de notre diplomate est saisissante.

En 1986, la Communauté française de Belgique avait le tourisme dans ses attributions mais sans grands moyens financiers. Elle avait chargé le consultant français Reynaud de repérer les meilleurs pôles de développement touristique en Wallonie. Début 1987, le Ministre Poulet en charge de la politique touristique à la Communauté française, encouragea le passage à la phase de planification. Avec la ville de Spa, la Prévoyance Sociale (propriétaire des Heures Claires) et Spa Monopole, la Communauté française constitua un "Syndicat d'études pour le développement touristique de Spa". Une prospection fut confiée à un tandem formé par un bureau de thermalisme français et un bureau d'architecture belge. La situation n'était pas brillante. Au niveau politique, la suppression du remboursement des cures thermales prescrites par un médecin était envisagée et la maison de vacances pour le personnel de la SNCV (Société nationale des chemins de fer vicinaux) qui occupait l'ancien hôtel d'Annette et Lubin, voyait son activité décliner.

Monsieur Pierre Legein, directeur de Spa Monopole chargé des eaux minérales faisait partie du groupe de travail en tant qu'observateur. A l'occasion d'une réunion d'affaires à Evian, son collègue français lui fit visiter l'établissement thermal de l'endroit. Il fut très impressionné par la grande piscine qui,

au travers d'une large verrière, donnait une vue grandiose sur le lac Léman. Faisant le rapprochement avec la position dominante du site d'Annette et Lubin, il alla, dès son retour, se renseigner sur les intentions de la SNCV quant à l'avenir de sa maison de vacances. Il apprit qu'une fois réalisée, la régionalisation des transports vicinaux, les TEC allaient la mettre en vente. Avec les mêmes arguments que Georges Neyt, il n'eut guère de mal à convaincre la direction générale de Spa Monopole de ce que l'occasion était à saisir de créer un nouveau centre thermal avec vue panoramique, relié par une remontée mécanique à l'hôtel Palace de la place royale reconverti en hôtel de luxe.

Le 9 janvier 1989, avec son collègue Perin, il alla présenter son plan au nouveau Conseil communal issu des élections d'octobre 1988. La majorité et l'opposition firent rapidement l'union autour de ce projet qui pourrait être le ferment d'une résurrection de Spa comme archétype des villes d'eaux européennes.

L'étude technique fut confiée à Tractébel. Pierre Legein, qui avait quitté Spa Monopole en 1995, fut mandaté par la ville comme consultant pour prospector les possibilités de montage financier. Il contacta la Région wallonne en la personne du Ministre Yvan Ylieff qui marqua son accord de principe pour subsidier l'entreprise. Une intercommunale baptisée *Aqualis* fut alors constituée pour la mise en valeur de "L'Ardenne bleue, Pays des sources". Toutes les communes de l'arrondissement de Verviers hormis Olne et Lierneux y adhérèrent, Spa y prenant une part majoritaire.

Entre-temps, la Prévoyance Sociale était devenue une véritable banque d'affaires sous le sigle "*P & V*" (Prévoyance & Voorzorg). Elle accepta de prendre en charge la construction du nouveau Palace tandis qu'*Aqualis* le ferait pour la remontée mécanique et le CTLT (Centre de Tourisme, Loisirs et Thermalisme).

Une négociation s'engagea alors avec Spa Monopole pour l'exploitation du CTLT. L'accord se fit autour d'une formule de sous-traitance confiée au groupe français Euro Thermes. De son côté, P & S passa une convention avec la chaîne Radisson pour l'exploitation du Palace.

L'architecte chargé des plans est Claude Strebelle. Les travaux ont commencé le 3 décembre 2001 et le début d'exploitation est prévu pour 2004.

*Aqualis* a lancé une étude de faisabilité pour la transformation des Thermes actuels en Centre international de séminaires et de congrès capable d'accueillir 500 participants.

Que penser de tout cela? A l'expérience, le Kursaal construit en 1906 a été bien accueilli par les Spadois qui lui sont maintenant très attachés. Les prévisions de Georges Neyt étaient sans doute trop pessimistes sur ce point. Mais son idée d'extension vers le haut apparaît désormais non plus comme une alternative mais comme un complément. Il n'y a pas eu de forte opposition des habitants à la rénovation



3. Le manoir de Lébioles tel que peint en 1913 par Victor Francis (tableau conservé au Musée de l'architecture de Liège)



4. Léon Daudet reçu au manoir de Lébioles en 1927 par Edmond Dresse et son épouse Anne Delloye (photo communiquée par Mademoiselle Liliane Dresse de Lébioles)

peu perturbante de l'hôtel Palace. Le succès commercial du nouveau CTLT reste encore à conquérir mais l'espoir de voir Spa redevenir la ville d'eaux par excellence semble s'implanter dans la population.<sup>5</sup>

### Un château qui s'abîme auprès d'une ville qui renaît

Depuis la fermeture en 1999 de l'hôtel de charme qui l'exploita pendant près de vingt ans, le manoir de Lébioles est inoccupé faute de repreneur. Alors que Spa se donne maintenant les moyens d'attirer une nouvelle clientèle cosmopolite, les promoteurs de cette renaissance de la première cité thermale voient disparaître un élément important de l'équipement d'une villégiature de prestige: un hôtel de rêve dans un parc aux vastes horizons. Cet aspect sombre de l'actualité de l'œuvre de Georges Neyt justifie que soient mises en lumière toutes les composantes de la valeur patrimoniale qu'elle a acquise *après* la fin de cette vie que nous nous proposons de retracer.

Le manoir de Lébioles qu'on a pu qualifier de "Petit Versailles Ardennais"<sup>6</sup>, a occupé une place non négligeable à la fois dans l'histoire et dans les beaux-arts. Lors de sa mise en vente en 1910 par l'héritière du bâtisseur, la princesse Clémentine, fille cadette de Léopold II, s'y intéressa au point de prendre sur lui une option d'achat. Prenant les désirs des Spadois pour des réalités, un rédacteur de la revue "Le Home" publia dans le numéro du 15 avril 1910 un article agrémenté de photos et de plans intitulé "Le manoir de la Princesse Clémentine" où il dissertait sur "ce superbe domaine des Biolles (sic) que la princesse *vient d'acheter*: une vraie demeure seigneuriale".

On se perd en conjectures sur les raisons de son renoncement final mais, ayant épousé Victor Napoléon, elle finit par se décider pour le domaine de Ronchinne en province de Namur.

Lébioles fut acheté le 23 mars 1912 par Edmond Dresse, homme d'affaires liégeois anobli au titre d'écuyer par arrêté royal du 20 décembre 1926 et autorisé par la suite à porter le patronyme de "Dresse de Lébioles". La biographie (plutôt anecdotique) de ce premier résidant a été écrite par son fils Paul sous le titre "Le Seigneur de Lébioles" (Renaissance du livre, Bruxelles 1981).

Côté arts plastiques, il faut signaler qu'en 1913, le peintre Victor Francis a réalisé du manoir une peinture à l'huile sur toile de grande dimension conservée au Musée de l'Architecture de Liège, galerie des Chiroux.

En littérature, Léon Daudet qui y fut reçu le 20 août 1927 en a donné une description enthousiaste dans son livre "Vingt-neuf mois d'exil" paru chez Grasset à Paris en 1930 (pp.11 et 12). De son côté, le romancier Antoine Clément Noël y a situé l'action de sa *detective novel* au charme très britannique "Les suicidés de la Vêcquée" publié aux éditions Rex à Louvain dans la même décennie.

<sup>5</sup> Les informations concernant le projet d'Aqualis proviennent d'un entretien avec Pierre Legein, consultant technique, en date du 27 février 2003.

Sur les réactions de la population spadoise à ce projet, voir le mensuel "Réalités", novembre 2001, p.9, mars 2002, pp.31-32, mai 2002, p.11, juin 2002, pp.16-17, novembre 2002, p.13.

La seule réaction nettement négative a été celle de l'organisation internationale ICOMOS dont l'argumentation également publiée dans "Réalités" (avril 2002, p.6) ne paraît pas très convaincante. Sur le souci des défenseurs du patrimoine architectural spadois de lutter contre la détérioration insidieuse du Kursaal et de l'Etablissement des bains, voir HAS, mars 2003, p. 13 à 16.

<sup>6</sup> Louis Pironet, op.cit., p.155.



5. Anne Delloye en 1945 dans une jeep du SHAEF (Supreme Haedquarter Allied Expeditionary Force) à l'entrée du manoir réquisitionné (photo communiquée par Mademoiselle Liliane Dresse de Lébioles)



6. Concert de trompes de chasse au manoir de Lébioles en 1967 (photo communiquée par Mademoiselle Liliane Dresse de Lébioles)

Edmond Dresse devait décéder en août 1940 d'une angine de poitrine, mais son épouse Anne Delloye, qui en avait l'usufruit, continua à occuper le manoir. La guerre devait le faire participer à l'Histoire car, ayant été réquisitionné en décembre 1944 par le Commandement suprême de la Force expéditionnaire alliée (SHAEF), il fut affecté à la détention de hauts dignitaires du III<sup>e</sup> Reich en attente d'être jugés comme criminels de guerre parmi lesquels l'ambassadeur von Papen, le prince Hohenzollern, petit-fils de l'ex-Kaiser, le ministre Darré et l'amiral Horthy, ex-régent de Hongrie.<sup>7</sup>

Au décès d'Anne Delloye en 1960, ses deux fils Armand et Paul eurent à se partager la succession de leurs parents, l'aîné, Charles, ayant été tué sur le front des Flandres à la fin de la première guerre mondiale. C'est Armand qui, à la sortie d'indivision à laquelle ils parvinrent en 1963, reprit le manoir que Paul jugeait trop lourd à entretenir. Avec sa fille Liliane, il lui donna un nouveau lustre en accueillant les spectacles du Théâtre national de Belgique<sup>8</sup>, des récitals de chansonniers connus, des rallyes équestres avec concert de compagnies de sonneurs de trompe de chasse<sup>9</sup>, des réceptions de sociétés étrangères.

Les Dresse de Lébioles durent finalement se résoudre à vendre leur héritage. C'est la Société immobilière de Belgique qui en fit l'acquisition le 5 mai 1980 pour le revendre l'année même à un couple d'hôteliers de la côte, Monsieur et Madame Cauwels-Van Cauwenberg.

C'est à ce moment que se révéla l'atout majeur qu'un hôtel de très haut standing pouvait constituer pour une villégiature comme Spa. Les appréciations publiées par les guides touristiques de l'époque suffirent à en convaincre:

- *"Un des plus somptueux manoirs du pays. Une harmonieuse poésie architecturale et décorative. Ici, la classe est partout..."* (Les guides Henry Lemaire 1992);
- *"Fastueusement beau, avec ses jardins à la française qui font rêver d'un autre siècle. Rita Cauwels reçoit en châtelaine"* (Guides Delta 1993);
- *"Le superbe Manoir de Lébioles est toujours à la première place spadoise à laquelle il avait droit depuis sa création"* (Le grand guide Logos 1994).

Ceux qui ont fréquenté ce séjour enchanteur auront regretté le départ de ce couple d'hôteliers dont le mari était un chef de cuisine très talentueux et l'épouse une hôtesse très élégante assurant à sa clientèle un service irréprochable.

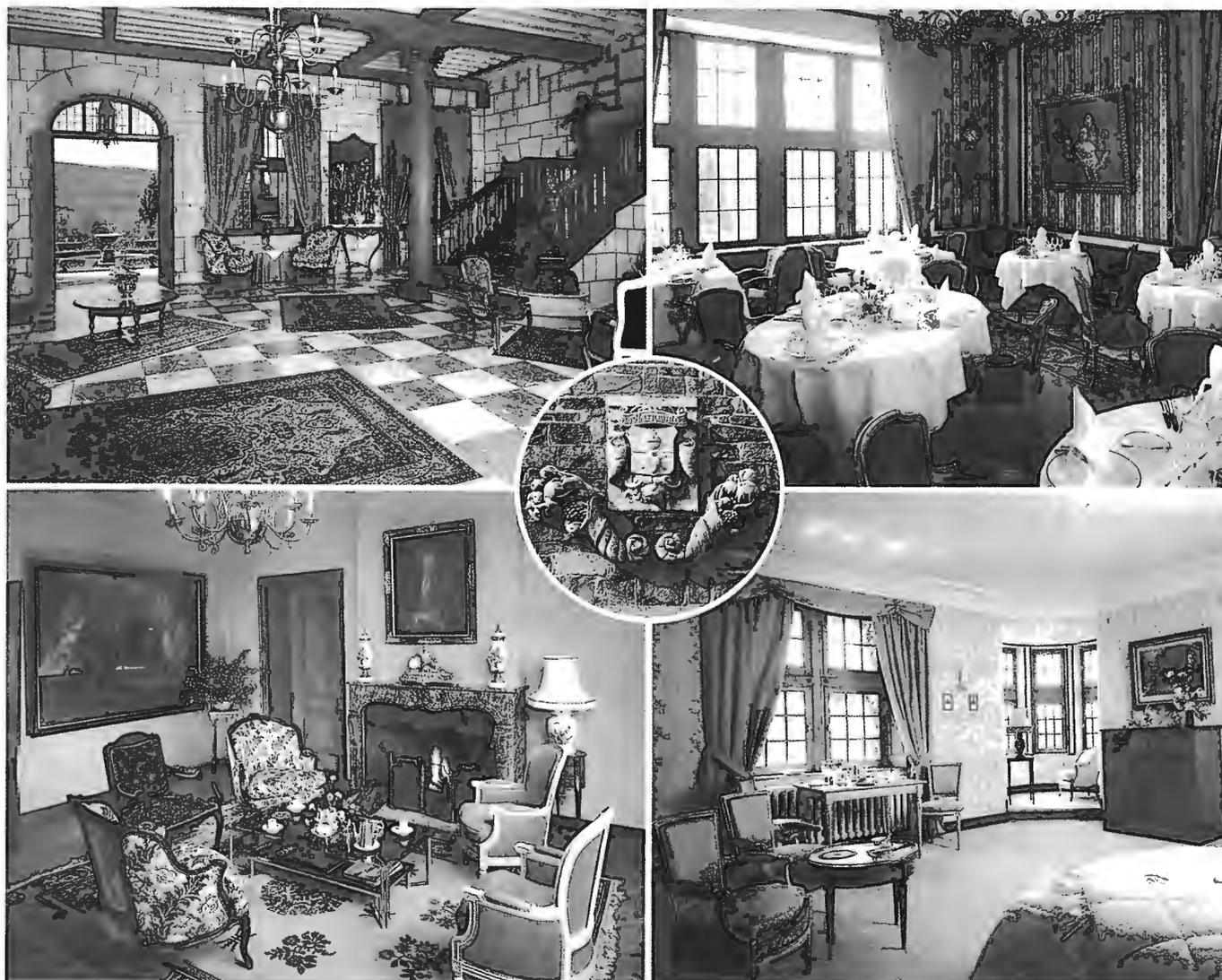
Ils ont trouvé repeneur avec un groupe d'investisseurs allemands qui, en vue de cette opération, avaient constitué une société anonyme dénommée "Spa of Spa". L'acte de vente a été passé le 16 septembre 1999 devant les notaires Guyot et Huppertz.

<sup>7</sup> Voir à ce sujet:

- Georges de Lame, "Spa et les Américains", Ed. Soledi, Liège, p.118;
- Franz von Papen, "Mémoires" (traduction de Max Roth), Flammarion 1953, p.318;
- Nikolaus von Horthy, "Ein Leben für Ungarn", Athenäum-Verlag, Bonn 1957, p.304.

<sup>8</sup> Pendant sept ans à raison de deux représentations par saison. Le grand hall d'entrée du château pouvait contenir 250 places assises.

<sup>9</sup> Voir notamment l'hebdomadaire "Le Moustique" du 14 septembre 1967.



HOTEL - RESTAURANT

# *Manoir de Lébioles*

Mr & Mme CAUWELS-VAN CAUWENBERG

4880 SPA (CREPPE) - TEL. 087-77 10 20 - 87 78 71 - TELEFAX 087-77 02 79

RESTAURANT FERME SAMEDI MIDI, DIMANCHE SOIR, LUNDI ET MARDI MIDI - FERMETURE ANNUELLE EN JANVIER  
 RESTAURANT GESLOTEN OP ZATERDAG MIDDAG, ZONDAG AVOND, MAANDAG, DINSDAG MIDDAG - JAARLIJKS VERLOF : JANUARI

7. Dépliant publicitaire de l'hôtel de haut standing tenu au manoir par les époux Cauwels de 1980 à 1999

Le projet de ces investisseurs était d'installer au manoir ce qu'on pourrait appeler un "hôtel de santé" ou centre de remise en forme de haut standing. L'épouse de l'un des actionnaires, qui était chirurgienne, y aurait installé sa clinique privée de chirurgie esthétique. Le groupe avait chargé l'administrateur délégué de la SOGIMAL de Malmédy, Monsieur Lodomez<sup>10</sup>, d'élaborer, comme consultant, le concept technique de l'entreprise.

Mais les déboires devaient se multiplier pour les actionnaires; l'un d'eux décéda tandis que deux autres firent faillite. La société dut être mise en liquidation. C'est l'avocat verviétois, Maître Michel Gonda, qui fut désigné comme liquidateur. Fin 2001, il obtint de l'assemblée générale l'autorisation de vendre l'immeuble de gré à gré. Différents candidats acheteurs se sont manifestés mais, au moment de la rédaction de cet article (mars 2003), aucune promesse de vente n'avait pu être formellement conclue.

Du point de vue de ceux qui s'intéressent au patrimoine architectural de la région, on ne peut que souhaiter que la nouvelle dynamique qui s'instaure dans le développement touristique et thermal de Spa puisse convaincre quelqu'hôtelier ambitieux de conserver aux fidèles du "Café de l'Europe" ce fleuron de l'art résidentiel spadois.

Que le présent article ait l'heur d'y contribuer!

## ***PREMIERE PARTIE: Naissance et jeunesse***

### ***A. La généalogie de Georges Neyt: une filiation royale?***

Par rapport à la rumeur de filiation royale, dont il a été fait état dans l'introduction, la recherche de la vérité doit évidemment s'attacher à vérifier s'il est possible qu'au moment de la conception, la mère de Georges Neyt, Albanie Duquesne, connue de manière certaine, aurait pu approcher, ne fût-ce qu'occasionnellement le roi Léopold Ier qui n'avait encore que dix années de règne.

Albanie Duquesne est née à Tournai le 23 janvier 1820. Elle est la cadette d'une famille de huit enfants, dont le père, Charles François, originaire de Lille, s'était établi dans le Hainaut comme exploitant d'une raffinerie de sucre à l'époque du rattachement des provinces belges à la France.<sup>11</sup>

Cet industriel avait comme ancêtre à la quatrième génération Joseph Duquesne, frère du célèbre marin français Abraham Duquesne, né à Dieppe en 1610 et qui fut vainqueur de la flotte hollandaise pendant les guerres de Louis XIV contre les protestants bataves.<sup>12</sup> Les descendants de ce frère, tous juristes, étaient demeurés dans la région Nord-Pas-de-Calais à Douai et à Lille où Charles François était encore né le 12 mai 1777.

<sup>10</sup> Les informations concernant cette situation proviennent d'entretiens téléphoniques avec Maître Michel Gonda (20 février 2003) et avec Monsieur et Madame Lodomez (24 et 26 février 2003).

<sup>11</sup> Décret d'annexion de 1795 suite à la victoire de la première République Française à Fleurus.

<sup>12</sup> Cet officier de marine commandait la flotte française dans les batailles navales qui l'opposèrent à la marine hollandaise. Il vainquit l'amiral Ruyter au large des ports siciliens d'Augusta et de Syracuse. Mais converti lui-même au calvinisme, il refusa d'abjurer et ne fut jamais nommé amiral malgré ses victoires. Seule la renommée populaire lui attribua ce titre.

Les relations professionnelles que le père d'Albanie fut amené à se faire, le mirent en contact avec une famille d'exploitants d'une autre raffinerie de sucre établie à Gand, Promenade de la Coupure n°2. Il s'agissait de Joachim Neyt (né le 12 mars 1764) et de ses deux fils Edouard-Constant (né le 17 janvier 1799) et Adolphe-Henri (né le 11 mai 1804), tous trois Gantois de naissance. Cette entreprise était florissante; outre le personnel de la raffinerie, le personnel domestique de la maison familiale comptait sept personnes au recensement de 1827.

Au décès de Joachim, survenu à son domicile le 15 avril 1831, ses deux fils poursuivent l'exploitation de l'entreprise familiale. La jeune Albanie Duquesne qui atteint sa majorité le 23 janvier 1841 paraît une épouse idéale pour Edouard-Constant, toujours célibataire à 42 ans. L'alliance des raffineries Neyt et Duquesne apparaît à tous préférable à leur rivalité. Ils s'épousent fin 1841 et un fils leur naît le 23 septembre 1842 à zéro heure quinze. L'après-midi même à dix-sept heures, Edouard-Constant se rend avec le nourrisson et un témoin à l'hôtel de ville et y déclare formellement que l'enfant qu'il présente est né de lui et de son épouse et qu'ils veulent lui donner les prénoms de Georges Charles Edouard. On remarquera que ces deux derniers étaient ceux de son grand-père maternel et de son père.

La légende prêtant à Georges Neyt une filiation naturelle de Léopold Ier résiste-t-elle à l'analyse des faits connus?

Albanie Duquesne n'a que onze ans au moment de l'accession au trône du premier roi des Belges. Son mariage dix ans plus tard avec Edouard-Constant correspond parfaitement au modèle des alliances traditionnelles prévalant à l'époque dans la bourgeoisie de Flandre; l'aîné des frères Neyt a toutes les raisons de désirer un héritier qui pourrait lui succéder dans l'entreprise.

D'autre part, Léopold Ier n'a pas encore les loisirs qui lui permettront de mener une vie de grand séducteur. Au moment où il allait inaugurer partout ses "Joyeuses Entrées", il est brutalement confronté au retour offensif des troupes hollandaises. Malgré son appel au soutien militaire de la France, la campagne qu'il commande en personne ne peut être qualifiée de nette victoire. La situation internationale restera très tendue jusqu'en 1839, année où Guillaume Ier finira par accepter le traité des XXIV articles qui nous faisait perdre le Limbourg hollandais et le Grand-Duché de Luxembourg. D'autres soucis l'obligeront encore à remettre ses "Joyeuses Entrées" d'année en année; le retour en France des idées républicaines fut encore pour lui un souci très accaparant jusqu'à ce que son beau-père, Louis-Philippe, roi des Français de plus en plus contesté, finisse par abdiquer après la révolution de Paris de 1848.

Tous ces événements empêchèrent donc longtemps Léopold Ier de faire vraiment connaissance avec la population bourgeoise de son Royaume.

La Joyeuse Entrée du couple royal à Gand n'eut lieu que les 20 et 21 juillet 1849. L'exposition de l'industrie flamande et la réception qui eurent lieu à cette occasion<sup>13</sup> auraient rendu possible une présentation au roi d'Albanie Duquesne, mais son fils Georges était à ce moment déjà âgé de sept ans! Comment dès lors expliquer la rumeur spadoise?

<sup>13</sup> Comte Hippolyte d'Ursel, "La Cour de Belgique et la Cour de France de 1832 à 1850", Plon, Paris, pp.287 et 288.

Les biographies de Léopold Ier ne dissimulent pas qu'il fut un mari peu fidèle.<sup>14</sup> L'un d'eux intitule même une section de son ouvrage "Les enfants naturels du premier roi des Belges."<sup>15</sup> Il en ressort que ces enfants ont été très ouvertement dotés et titrés. Nous verrons que Georges Neyt n'a nullement été favorisé par la famille royale, bien au contraire. Un autre historien<sup>16</sup> révèle que les rendez-vous galants du roi avaient lieu dans son château de la Basse-Lesse où il se rendait sans la reine pour la pratique de son sport favori, la chasse. On voit mal une jeune Gantoise de 22 ans quitter sa famille de raffineurs de sucre pour se rendre seule à Ciergnon.

Monsieur Jean Henrard, Spadois de souche bien connu et fort au fait de la petite histoire locale<sup>17</sup>, m'a rapporté qu'à l'époque de l'installation de Georges Neyt dans la ville d'eaux, on ne citait pas moins de quatre personnages ayant la même réputation d'être des fils naturels de Léopold Ier. Compte tenu de l'attachement de la reine Marie-Henriette à sa résidence en cette ville, son époux, le roi Léopold II, y faisait plus d'apparitions que dans d'autres bourgades de province. Chacun cherchait à le rencontrer ou au moins à l'apercevoir et tout qui avait une ressemblance avec le souverain attirait l'attention. En rapportant la rumeur de la filiation royale de notre diplomate, Camille Massart<sup>18</sup> a cette remarque assez significative: "selon ma mère, la ressemblance entre Léopold II et Georges Neyt était frappante". Il est très vraisemblable que ce soit là l'explication de la légende. Tout au long de la vie de notre personnage, aucun indice n'en est jamais apparu. C'est à Spa qu'elle prend naissance au moment où, vieillissant, il arbore une barbe blanche en forme de fer de bêche qui ferait ressembler à Léopold II n'importe quel homme de haute taille.

Peut-être, comme d'autres sosies connus, a-t-il pris un malin plaisir à entretenir la rumeur, plaisir pris aux dépens de celui qui, comme nous le verrons, s'était montré extrêmement sévère à son égard dans un moment particulièrement difficile de sa vie.

### ***B. Les années de jeunesse: prémises d'un destin***

Au moment de la naissance de Georges, ses parents (Edouard-Constant Neyt et Albanie Duquesne) habitent la maison de famille à côté de la raffinerie située Promenade de la Coupure à Gand, avec la mère d'Edouard, née Liévine Vander Vennet et veuve depuis 1831 du grand-père Joachim.

Le frère d'Edouard-Constant, Adolphe-Henri, de 5 ans son cadet, s'était installé au n°40 de l'allée des Récollets lors de son mariage en 1827 avec Flore Christiaenssens. Ce couple a eu deux enfants: Adolphe-Guillaume né en 1828 et Flore-Marie née en 1830. Ces cousins sont donc nettement plus âgés que Georges qui restera enfant unique.

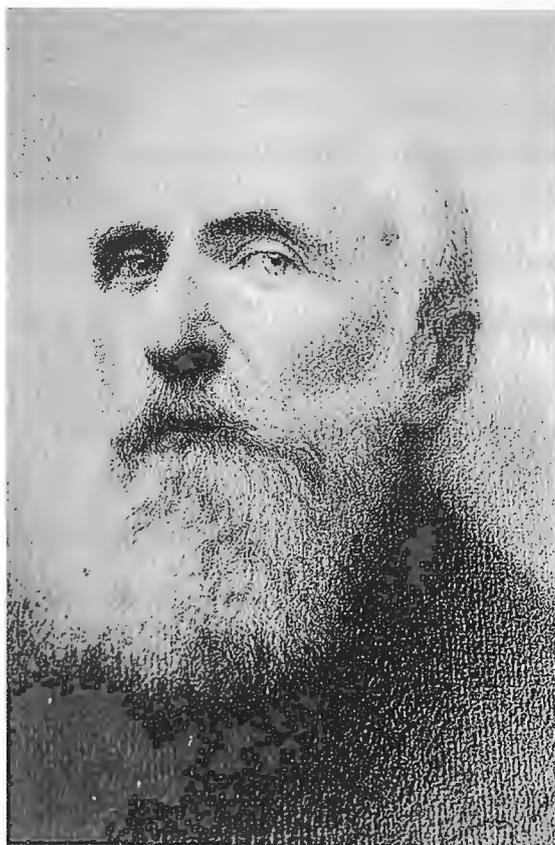
<sup>14</sup> Ibid., p.304.

<sup>15</sup> Christian Cannuyer, "Belgique est leur nom", Ed. Illustra, Izegem, 1991, p.79.

<sup>16</sup> Carlo Bronne, "Léopold Ier et son temps", p.185.

<sup>17</sup> HAS, mars 2003, p.7.

<sup>18</sup> Op.cit., p.23.



8. *Le seul portrait connu de Georges Neyt. Il fut offert par sa fille Mary aux époux Dresse-Delloye au moment de leur acquisition du château (photo de l'auteur)*



Gand — La Coupure.



39 — Héliotypie De

9. *Promenade de la Coupure à Gand à l'endroit où, au XIX<sup>e</sup> siècle, était située la raffinerie de sucre « Joachim Neyt et fils » (carte postale datée de 1911, collection de l'auteur)*

Les deux continuateurs de l'entreprise familiale s'entendent bien et la raffinerie de sucre prospère. En 1845, ils décident de placer en commun l'argent des bénéfices réalisés. C'est alors qu'ils apprennent que des relations gantoises, les frères Eugène et Edouard Van Damme, dont l'un est négociant et l'autre notaire, désirent mettre en vente une exploitation forestière qu'ils possèdent dans les Ardennes.<sup>19</sup> Il s'agit de 365 hectares de bois d'un bon rendement; ils se composent à la fois de raspe (taillis destinés à la confection de fagots pour les forges) et de baliveaux (arbres destinés à croître en futaie) dont les essences, chêne et bouleau, constituent le meilleur matériau pour la menuiserie et la charpente d'une part, la boissellerie et la saboterie d'autre part.

On se met d'accord sur un prix de 117520 francs et l'acte de vente est passé le 3 septembre 1845 devant le notaire Henri Eliat à Bruxelles. Comme ils sont toujours propriétaires indivis de l'entreprise familiale, les frères Neyt se portent acquéreurs *solidaires* de ces biens qui sont le produit de son activité commerciale. Ils découvrent dans l'acte notarié les différents lieux-dits que comprend leur nouvelle propriété, dans des variantes orthographiques désuètes: "L'Ebiole", "Rolaesheid" et "Tolifa".

Voilà donc scellée l'entrée dans la famille Neyt du domaine de Lébioles.

Les nouveaux propriétaires terriens entameront une politique d'investissement dans l'accroissement de leur domaine en acquérant dès le 15 janvier 1847, devant le notaire Joris à Spa, trois parcelles de pâtures situées à Creppe.

Le 2 août de la même année, la grand-mère Liévine décède à l'âge de 77 ans jour pour jour. Adolphe-Henri, son épouse et ses enfants reprennent alors la partie de la maison familiale qu'elle occupait.

Les deux ménages des frères Neyt vivent dans l'aisance; celui d'Edouard-Constant emploie trois servantes et un cocher-palefrenier, celui d'Adolphe-Henri qui compte maintenant deux enfants proches de leur majorité, emploie cinq servantes, deux domestiques et un cocher.

Deux ans plus tard, alors que Georges va atteindre ses sept ans, un autre deuil va orienter son destin de manière imprévue: son père Edouard-Constant décède le 21 septembre 1849 à l'âge de 50 ans. Le 7 octobre, le conseil de famille désigne, comme subrogé tuteur de l'orphelin, son oncle Adolphe-Henri, sa mère étant de droit sa tutrice légale. Celle-ci, devant l'incapacité où son fils sera encore longtemps d'entrer dans l'affaire de la famille Neyt, préférera se rapprocher de sa famille à elle et aller s'établir dans la capitale où sa sœur Odile (dont elle est la plus proche en âge) a épousé le docteur Jean-Baptiste Carlier et où son père, Charles François Duquesne, veuf et âgé de 72 ans a pris sa retraite. Le 7 février 1850, elle se domicilie avec son fils à Saint-Josse-Ten-Noode. On décide alors de commun accord de mettre en

---

<sup>19</sup> Ces forêts qui faisaient à l'origine partie des bois du prince-évêque, furent nationalisées à la révolution française et avaient donc le statut de forêt domaniale sous le régime hollandais. Vers 1825, le chambellan du roi Guillaume Ier, le comte Constantin de Geloës d'Eysden obtint du souverain de pouvoir les acheter. Il en confia la gestion à la Société agricole et industrielle de la Wièvre et de la Semois ayant son siège à Orval. Mais cette gestion se révéla abusive et aboutit à une expropriation forcée dont les frères Van Damme profitèrent (voir l'origine de propriété dans l'acte de vente passé devant le notaire Eliat et l'article de Léon Marquet cité en note 1, p.117 in fine).

liquidation la société commerciale "Joachim Neyt et fils". Albanie Duquesne, assistée pour l'occasion d'un subrogé tuteur spécial<sup>20</sup>, et Adolphe-Henri Neyt comparaissent le 1<sup>er</sup> avril 1850 devant le notaire Bovyn de Gand afin de procéder au partage de l'actif et du passif de la société entre le frère survivant et l'héritier du défunt, sous réserve des droits d'usufruit de son épouse. Les attributions se feront dans le sens d'un partage par moitié de l'établissement industriel avec ses stocks de marchandises, son charroi et ses effets, et d'une répartition des autres biens de l'actif indiquant nettement que le frère survivant poursuivra la gestion de la raffinerie. C'est lui qui se voit attribuer le mobilier de bureau, les créances, l'encaisse et les immeubles gantois acquis par la société, tandis que l'héritier mineur devient propriétaire du domaine forestier ardennais, désigné comme étant les bois de "Lesbiolles, Rolenscheid et Tolifat" (sic), ainsi que d'une somme d'argent en liquide. La fortune de Georges Neyt est évaluée à ce moment à 533777 francs-or.

Mais sa vie affective sera bientôt cruellement meurtrie pour la seconde fois; orphelin de son père, il deviendra deux ans plus tard (à l'âge de dix ans), également orphelin de sa mère. Quoi d'étonnant que, sa vie durant, il ait conservé une santé fragile et un caractère quelque peu amer et irritable?

Pour le pourvoir d'un nouveau tuteur, ses oncles et tante Carlier trouveront dans leurs relations bruxelloises un personnage influent à même de gérer judicieusement sa fortune et de le conseiller plus tard très utilement dans le choix d'une carrière: c'est Julien Vinchent, président du Conseil des mines, dont le beau-frère, Eugène Duvieusart, est un haut fonctionnaire attaché au Ministère des Affaires Etrangères. On voit déjà dans quelle direction une voie professionnelle pourrait s'ouvrir au jeune garçon...

Celui-ci aura avec son tuteur des relations d'estime et de grande confiance à défaut d'affection filiale; devenu adulte, il ne cessera de l'appeler "cher Monsieur" et de s'en remettre à lui pour les questions patrimoniales.

Par le recensement de 1856, on voit que, pendant cette période, Georges Neyt est domicilié à Bruxelles, Montagne de l'Oratoire. On peut déduire du milieu social qui l'entoure qu'il fera ses études secondaires dans un établissement d'enseignement laïque.

Julien Vinchent poursuivra la stratégie financière de la famille Neyt consistant à réinvestir les bénéfices de l'exploitation forestière dans l'accroissement progressif du domaine ardennais, dont son pupille avait hérité et qui se révélait d'un bon rendement. C'est ainsi qu'il y adjoindra presque chaque année non seulement de nouvelles parcelles boisées mais aussi des terrains agricoles de nature à diversifier les revenus de la fortune qui lui est confiée.

En septembre 1860, ayant terminé ses études secondaires à l'âge de 18 ans, Georges Neyt entrera en candidature en philosophie et lettre à l'Université Libre de Bruxelles, les études les plus courtes qui, à l'époque, pouvaient donner accès l'examen diplomatique... (à suivre).

A. Andries

---

<sup>20</sup> Jean Louis De Coster, fabricant et négociant gantois, désigné par le conseil de famille en raison du conflit d'intérêts qui existait sur cette question entre le mineur et son subrogé tuteur titulaire.

## EN MARGE DES CONFÉRENCES D'HENRI GUILLEMIN À SPA



L'académicien Bertrand Poirot-Delpech, écrivait dans *Le Monde* du 1<sup>er</sup> janvier 2003 : « En 1903 naissent Radiguet, Queneau, Georges Simenon, Henri Guillemin. A divers titres, le siècle commençant portera la marque de chacun d'eux. »<sup>1</sup> Paradoxalement, malgré cette reconnaissance assez solennelle, il a été peu, très peu question du centenaire de la naissance d'Henri Guillemin. Silence complet le 19 mars, date de l'anniversaire.

Sans doute, l'irrespect de Guillemin à l'égard de l'establishment, ses frondes perpétuelles contre les idées sociales reçues, son parti-pris d'indépendance expliquent-ils le mutisme relatif qui entoure l'événement, tant en Belgique et en Suisse (où il a donné la plupart de ses conférences) que dans son propre pays<sup>2</sup>. La France, sa patrie, l'a boudé, vivant ; elle semble le nier, disparu. Preuve, ce lapsus : en février dernier, le site officiel des « Célébrations nationales de France 2003 », géré par les Archives nationales, annonçait, dans une annexe toute « régionale », quelques manifestations en Bourgogne, à l'occasion du centième anniversaire du *décès* d'Henri Guillemin...<sup>3</sup> Mort-né, en somme; inexistant. A Mâcon, ses amis n'ont pas même obtenu l'autorisation d'apposer une plaque commémorative sur sa maison natale. Ils n'ont pu que protester silencieusement devant le 57 de la rue Lacretelle, habité aujourd'hui par MM. Perdrix et Coupechoux. C'est un prêtre-ouvrier<sup>4</sup> qui a « scotché » sur la porte une rose et une notice biographique de Maurice Maringue, *La passion de la vérité*<sup>5</sup>.

Déjà en 1978, François Mitterrand avait noté l'ostracisme dont était frappé l'écrivain : Guillemin, écrivait-il, est « tenu en lisière par les Académies, ignoré par les ondes officielles parce qu'il écrit avec l'encre de la passion, parce qu'il aime confondre les idées reçues et redresser les torts de l'Histoire. »<sup>6</sup>

<sup>1</sup> *Le Monde* du 1<sup>er</sup> janvier 2003.

<sup>2</sup> A ce jour, seule la chaîne belge, «La Deux», a rediffusé dans son émission Archives du 14 décembre 2002 et du 3 mai 2003, deux conférences dans lesquelles Henri Guillemin retrace sa jeunesse et sa carrière professorale et diplomatique.

<sup>3</sup> L'association « Présence d'Henri Guillemin » [ <http://pro.wanadoo.fr/ecrivains-francophones.com/association.html> ]. que j'avais contactée, a fait aussitôt rectifier l'information..

<sup>4</sup> Le père Cayot, aumônier de l'asile de nuit et de l'Œuvre de la jeunesse.

<sup>5</sup> V. l'article du *Journal de Saône et Loire* du 8 mars 2003.

<sup>6</sup> François Mitterrand, *L'Abeille et l'Architecte*, Flammarion, 1978, p. 22.

Evidemment, ce n'était pas là une attitude convenable pour « réussir » une carrière. Et Guillemin ne l'ignorait pas. A Spa, en 1976, il m'avait dit en souriant: « *Un type qui veut arriver à être... inspecteur dans l'enseignement, par exemple, ne fera jamais l'erreur de parler de Jean-Jacques Rousseau comme j'en ai parlé moi. Mais j'étais un homme libre, grâce à la chance que j'ai eue de n'avoir jamais aucune ambition : je ne désirais ni l'Académie, ni un fauteuil, ni un prix... J'ai dit ce que je voulais dire, en sachant très bien que je me portais tort, pour une carrière mondaine. Mais cette carrière-là ne m'attirait en rien, et je n'avais aucun sacrifice à faire...* » <sup>7</sup>

Un carriériste littéraire se doit de respecter certaines choses. Or, Guillemin parlait de manière inconvenante des décorations qu'il qualifiait de « *gadgets* » ou de « *bidules* »<sup>8</sup> Il avouait sa détestation du « *parisianisme* » et, à l'égard de l'Académie française, il partageait la conviction sacrilège de Bernanos: « *Il y a des vérités qu'on ne saurait dire, ni même écrire, en habit de carnaval.* »<sup>9</sup> Et puis, ajoutait-il à ce même propos, « *vous me voyez, le dos rond, solliciteur, mendiant la voix d'un Gaxotte, d'un Thierry Maulnier, d'un Druon ? Inconcevable !* »<sup>10</sup> Autant de péchés mortels aux yeux des thuriféraires de la culture officielle. Jamais, à la différence d'Alain Decaux, pareil individu ne revêtirait l'habit vert ou celui de ministre de la Culture.

Face à l'ordre social établi, Henri Guillemin se montrait tout aussi impossible. On ne sort pas indemne de la lecture des *Misérables* quand on a quinze ans. « *L'ordre à l'état flagrant, écrivait Hugo, (...) me semble à moi, songeur, fort semblable au désordre.* »<sup>11</sup> Et puis, après Victor Hugo, pour parfaire son éducation, Guillemin s'était lié d'amitié avec Marc Sangnier<sup>12</sup>, le fondateur de l'ex-Sillon, condamné en 1910 par le pape Pie X, parce que son idéologie opposait les classes sociales « *voulues par Dieu* ». Sangnier s'était incliné, mais il avait rebaptisé son mouvement, désormais exclusivement politique pour éviter les foudres de Rome, « *La Jeune République* ». La doctrine restait la même : le « *catholicisme social* ». Et Henri Guillemin, étudiant à l'Ecole Normale Supérieure, était devenu le secrétaire de Sangnier en 1923. Il contracterait là une aversion inapaisable pour les iniquités et pour les injustices sur lesquelles est fondée la Société.

<sup>7</sup> « *Réflexions sur l'enseignement de la littérature dans le secondaire* » in *Français 2000*, revue de la Société belge des professeurs de français, n° 86-87 (juillet-décembre 1976), p. 39.

<sup>8</sup> Henri Guillemin, *Parcours*, Seuil, 1989, p. 332.

<sup>9</sup> Henri Guillemin, *Regards sur Bernanos*, Gallimard, 1976, p. 406.

<sup>10</sup> Patrick Berthier, *Le cas Guillemin*, Gallimard, 1979, p. 43.

<sup>11</sup> Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, tome XV, p. 149 : *L'Année terrible, Mai, VI* : « *Expulsé de Belgique* ».

<sup>12</sup> A propos de Marc Sangnier (1873 -1950), je renvoie le lecteur à l'ouvrage qui rapporte les conversations d'H.G. avec Jean Lacouture : Henri Guillemin, *Une certaine espérance*, Arléa, 1992, pp. 66-86.

Inapaisable, en effet. En 1986 —Guillemin avait 83 ans—, dans une lettre que je lui adressais, j'avais glissé deux mots à propos des mouvements sociaux qui agitaient alors la Belgique. Adhésion totale à ma colère, avec, en prime, une anecdote contemporaine : « *Détail sordide : lettre de mon ancienne "secrétaire" pour la Belgique, Mme G. de M., si fière d'être dans l'annuaire de la High Life en Belgique. Catholique intégriste et monarchiste passionnée, elle est "indignée" par les « désordres » sociaux en Belgique. Et, avec une inconscience qui tient du prodige, me parlant de ses filles (elle a passé 80 ans), elle me dit paisiblement que l'aînée sera " tout l'été, en Méditerranée, sur son yacht ". Car son mari n'a jamais eu aucun emploi ; inutile : ses vastes rentes suffisent à sa vie princière. Énorme, non ? »*<sup>13</sup>

Ses convictions —l'orientation même de l'ensemble de son œuvre qui compte quatre vingts titres— tient dans une question qu'il s'est posée jusqu'à son dernier souffle : « *Peut-on vivre sans une idée précise de ce qu'est la vie, du sens que ça peut avoir, cette course à la mort ? ...* ». Arrière-pensée existentielle qu'il ne cachait pas et qu'il résumait ainsi en 1977 : « *Derrière tous mes livres et tous mes exposés, il y a une préoccupation métaphysique qui est évidente. Je n'ai pas cessé de croire, et je croirai de plus en plus— maintenant que je suis vieux— qu'aucune modification structurelle de la Cité n'est suffisante. Cette modification est indispensable; mais on aura beau établir une Cité humaine où l'exploitation sera sinon effacée du moins considérablement diminuée, on aura beau établir un régime fiscal plus juste, on aura beau resserrer la hiérarchie des salaires, on n'obtiendra rien s'il n'y a pas une modification profonde du regard jeté par les hommes sur le monde et sur la vie. Le malheur restera au fond de l'individu humain si cet individu n'a pas une vue du monde qui lui permette de dépasser le désespoir.* »<sup>14</sup>

Il regardait les œuvres littéraires et l'action politique comme autant de témoignages ou de « dépositions » sur la vie, faites par des hommes qu'il présumait de bonne foi. Impitoyable pour les taruffes, les menteurs, les cyniques et les irresponsables, fraternel pour les « justes » qui ont tenté de faire progresser la Cité vers plus de lumière, il n'acceptait pas la fausse monnaie. D'où sa réputation, chez ceux qu'il « dérangeait » de « Fouquier-Tinville des lettres ».

•

Cet homme passionné et passionnant, j'ai eu la chance inouïe de le fréquenter pendant près d'un quart de siècle. Lycéen, j'avais été emballé par ses entretiens radiophoniques et télévisés; j'avais assisté aux conférences qu'il donnait à Bruxelles, dans des salles où se pressaient parfois, subjuguées, plus de mille personnes. En 1968, j'achevais un mémoire sur Lamartine auquel, je le savais, il avait consacré sa thèse de

<sup>13</sup> Lettre à l'auteur du 19 juin 1986.

<sup>14</sup> « Henri Guillemin livre son "arrière-pensée" » in *Le Soir* des 20-21 novembre 1977.

doctorat<sup>15</sup>. Je me risquai donc, avec des tremblements dans la plume, à lui écrire. La réponse vint, rapide et chaleureuse, assortie d'une invitation à présenter une « communication » à Mâcon, au Colloque commémorant le centenaire de la mort du poète... Nous nous y sommes rencontrés et, depuis ce moment, nous n'avons pas cessé de correspondre. Et puis, grâce à Jacques Huisman, je l'ai revu à Spa, chacun des dix étés qu'il y vint.

•

C'est Jacques Huisman, en effet, le directeur du Théâtre National, qui, en août 1973, eut l'idée de proposer à Henri Guillemin de présenter trois conférences au public du Festival de Théâtre de Spa. Expérience concluante : le Salon Rose refusa du monde cette année-là... et les neuf années suivantes. A chaque fois, il fallut ajouter des chaises pour accueillir les surnuméraires. Même ce 22 août 1980, alors qu'Henri Guillemin craignait de n'avoir qu'une demi-salle : « *On m'a dit à la Permanence du Festival que ce soir, Bédart et le Ballet du XXe siècle —qui viennent à Spa pour la première fois— vont faire un tabac.* »

Un rituel : au début de la « semaine spadoise », son épouse, Jacqueline, le conduisait en voiture de Chissey-lès-Mâcon (où ils passaient l'été) à la gare de Mâcon. Elle ne l'accompagnait quasi jamais dans ses tournées de conférence. Commençaient alors pour lui un voyage de plus de huit heures avec un transit à Paris, puis à Liège. Les voyages ferroviaires, il en avait l'habitude : quand il était attaché culturel de France en Suisse, de 1945 à 1962, il passait chaque jour deux heures dans le train entre Berne à Neuchâtel où il résidait. « *J'emportais mes notes pour y travailler, et c'est comme ça que j'ai construit la plupart de mes ouvrages.* »<sup>16</sup>

A Spa, il était pris en charge par les responsables du National. Il logeait à l'Hôtel du Grand Cerf, rue de la Sauvenière, —un hôtel un peu vieillot de 10 chambres, sans ascenseur, mais qui avait l'avantage d'être à l'écart du centre-ville et de posséder une terrasse et un grand jardin.

Les jours de conférence, il se réservait plusieurs heures pour revoir ses notes, avec un soin minutieux. Une demi-heure avant d'entrer en scène, dans les coulisses, il relisait encore ses papiers, triturés, parfois recollés, où apparaissaient en rouge les paragraphes-charnières et quelques citations. Hors de question de le déconcentrer à ce moment-là. Henri Guillemin aimait à rappeler que c'est Marc Sangnier, qui lui avait appris comment s'adresser au public<sup>17</sup>. Recettes simples : pas de papier ni de par cœur; un plan, avec des charnières

<sup>15</sup> Henri Guillemin, *Le Jocelyn de Lamartine, étude historique et critique avec des documents inédits*, Paris, Boivin (1936). — L'ouvrage, monumental, compte 859 pages.

<sup>16</sup> Patrick Berthier, *op. cit.*, p. 35.

<sup>17</sup> Henri Guillemin, *Parcours*, pp. 19-20.

prévues ; une chute préparée, une phrase finale. Et surtout, surtout, ne pas prendre le « ton orateur » (*ouah ouah ouah...*), mais parler au public comme on parlerait avec les copains, avec un vocabulaire de tous les jours.

À Spa, en 1980, Jacques Huisman avait introduit le conférencier, en disant : « *De tous les comédiens réunis à Spa, vous allez voir le plus complet: Henri Guillemin, qui écrit, met en scène et interprète ses propres textes.* » Guillemin m'avait confié à ce propos son irritation : « *Non, trois fois non! Je fais des one-man-show, si l'on veut; mais c'est pas du théâtre. Ce que je dis —et particulièrement dans cette conférence sur le sens de la vie [il avait parlé ce soir-là de « L'Affaire Jésus »<sup>18</sup> ]—, j'y tiens capitalement. Je suis derrière chaque syllabe, vous comprenez.... Jacques Huisman, que j'estime, est un homme de théâtre; et si ces mots, dans sa bouche, étaient élogieux, sa formulation, hélas! aura été mal comprise.* » Il ne craignait rien tant que d'être confondu avec tel ou tel histrion, beau parleur professionnel, courant le cachet et apte à traiter de n'importe quoi pour remplir une salle. « *Je fais ces tournées parce que j'aime les faire, pas pour le peu que ça me rapporte. Je sais ce que demandent des types comme Zitrone ; mais je veux être bon marché parce que je ne veux pas qu'on puisse dire que Guillemin utilise ses convictions pour faire du fric.* »<sup>19</sup>

Les vrais comédiens, il les aimait. À chacun de ses passages au Festival, il assistait à une ou deux représentations théâtrales, les soirs où lui-même faisait « relâche ». Outre André Debaar qu'il appréciait beaucoup, il avait une grande estime pour le talent et la personnalité de Jean-Claude Frison, qu'il connaissait personnellement. Il l'avait applaudi dans *Les Émigrés* de Slawomir Mrozek, dans *Ma vie est-elle à moi ?* de Brian Clark et dans *Trahison* de Pinter.

Pendant ses séjours spadois, il répondait aussi à quelques invitations —pas à toutes— car il détestait « rehausser » de sa présence d'interminables réunions où ne s'échangent que des lieux communs. Ainsi, troquant son pull à col roulé pour une chemise et une cravate, il se rendait volontiers à la « Ferme de Malchamps » pour participer au déjeuner offert par les organisateurs du Festival : « *Eux, voyez-vous, ce sont des gens que j'aime bien; mais, très souvent, les réceptions officielles me pèsent. On y attend de moi, à chaque fois que j'ouvre la bouche, des déclarations “ sublimes ”. Le père Guillemin ne peut pas être sublime tout le temps, quand même! Ça serait d'ailleurs assommant...* » Il conservait en ce domaine de pénibles souvenirs de ses années de fonction diplomatique, et il aimait, pour s'en venger peut-être, raconter des anecdotes assez « rosses » —« à ne surtout pas répéter »— sur des convives qui avaient voulu, assez malencontreusement, faire de l'esprit dans ces cercles mondains.

<sup>18</sup> L'essai intitulé *L'Affaire Jésus* paraîtra en 1982 au Seuil.

<sup>19</sup> Patrick Berthier, *op. cit.*, p. 40.

Il rencontrait aussi volontiers les étudiants qui sollicitaient son avis ou ses conseils sur une recherche qu'ils menaient. En dehors de nos rencontres amicales qui se passaient dans des cafés de la ville (au Louvre, à l'Old Inn, etc.), il avait accepté, en 1976, de me répondre longuement à une interview à propos de « l'enseignement de la littérature dans l'enseignement secondaire ».

Il me semblait intéressant de recueillir l'avis de cet ancien professeur de lycée (il ne l'avait été que pendant cinq ans, à Tours, Bayonne, Clermont-Ferrand, Lille et Lyon), si capable de « redonner vie » aux textes littéraires et de motiver ses auditeurs.<sup>20</sup>

L'entretien avait eu lieu dans le salon du Grand-Cerf. Comme j'étais alors l'interviewer, totalement impliqué dans l'échange, j'avais mal pu observer mon interlocuteur. En revanche, quatre années plus tard, j'allais avoir ce loisir : un de mes collègues, Bernard Delcord, préparait une thèse sur « l'influence de la pensée conservatrice sur les Lettres belges dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle », et il souhaitait connaître le point de vue de l'auteur de *Nationalistes et Nationaux*<sup>21</sup> sur ses premières conclusions. La rencontre eut lieu le 21 août 1980 dans le jardin du Grand-Cerf (le temps s'y prêtait) et, cette fois, j'y assistai en qualité de spectateur.



Henri Guillemin, assis sur le bord de sa chaise, un peu penché vers la table sur laquelle il appuyait un coude, ne quittait pas Bernard des yeux. Le regard pénétrant, tendu, laissait deviner un homme pesant chaque mot, saisissant chaque nuance du ton et chacun des changements de physionomie de son vis-à-vis. Guillemin n'interrompait pas le discours de l'autre, se contentant de glisser de temps en temps, pour manifester son intérêt, un pressant « *Alors ? Continuez, mon vieux !* » Si on ne l'avait su chaleureux, il aurait été franchement intimidant.

Quand Henri Guillemin jugeait venu le moment de répondre, il se redressait légèrement, se reculait sur son siège, aspirait une bouffée de sa cigarette — « *la cigarette défendue* », disait-il — et il se lançait dans une abondante réplique, jamais évasive : il approuvait et complétait, d'après ce qu'il savait de la question, les propos tenus ; il nuancait la prise de position ; il manifestait sa surprise admirative pour une idée originale qu'il croyait fondée ; il avouait son ignorance de tel problème précis ; il contestait avec vivacité telle chose qui

<sup>20</sup> « Réflexion sur l'enseignement de la littérature avec Henri Guillemin » in *Français* 2000, n° 86-87, juillet-décembre 1976.

<sup>21</sup> Henri Guillemin, *Nationalistes et nationaux (1870-1940)*, Gallimard, "Idées" (1974).

avait été dite. Même concentration lorsqu'il parlait que lorsqu'il écoutait. Son regard fixait un point perdu; il intervenait sur le même ton —exactement sur le même ton— que celui qu'il avait « sur scène » ou à la télévision : passionné, familier, d'une clarté remarquable, appelant l'attention par des inflexions de voix sur ce qui lui semblait important.

Banals, ces détails ? Pas si sûr. Tant d'intellectuels, tant de politiciens sonnent creux, malgré tous les efforts et toutes les gesticulations qu'ils font pour séduire, pour convaincre de leur bonne foi et de l'intérêt qu'ils nous portent à nous-mêmes et qu'ils portent à ce qu'ils font... Chance rare de rencontrer un homme d'ouverture et de dialogue, capable de s'enthousiasmer aux propos d'un autre, qui tient à ce qu'il dit et qui n'accepte de parler que de ce qu'il sait. Ainsi, il confessait, « *en baissant le nez* », n'y pas entendre grand-chose en philosophie, en musique, en architecture et en « vins », — lui, le Bourguignon...

•

Pour compléter le portrait d'Henri Guillemin, j'évoquerai une autre rencontre, toute détendue et amicale. Elle s'est passée chez moi, dans le quartier de l'Hôtel de Ville; dans « *la petite maison* », comme disait Guillemin.

Dès le seuil, il avait exprimé un souhait.

—*Vous savez, j'ai pas envie d'être trop sérieux aujourd'hui. Après mon exposé sur Dieu et les fins dernières, les choses tristes que j'ai dû dire sur Bonaparte et que je dirai demain sur Pétain, j'ai besoin de penser à autre chose...*<sup>22</sup>

Dans le corridor, deux photos : Hugo et Lamartine. Quelques heures avant, j'avais dépendu l'image de Napoléon faisant ses « adieux à Fontainebleau » et un masque de Voltaire. En 1976, lors d'une précédente visite, Guillemin s'était exclamé ironiquement en les voyant: « *Mais vous avez ameuté tous mes amis!* » Cette fois, mes fréquentations étaient irréprochables.

Autour de la table ronde où nous avions pris place, Bernard Delcord et Chantal Baligand, nous avaient rejoints. Pendant deux heures, nous allions bavarder en tous sens; conversation passionnante et irrésumable.

---

<sup>22</sup> En 1980, Henri Guillemin avait abordé trois sujets « Face à la vie », le 19 août, « Main basse sur la France : Bonaparte 1799 », le 20, et « L'Affaire Pétain » le 22 .

Il fut naturellement question de littérature. Nous étions tous quatre professeurs de français. On pourrait imaginer, en se reportant aux thèmes de ses ouvrages et de ses conférences qu'Henri Guillemin ne s'intéressait qu'à la littérature classique et aux ouvrages d'érudition historique et littéraire. Erreur. Il nous parlait de San Antonio (« *Autant Frédéric Dard est attachant, autant ses livres —j'en ai lus quelques-uns— m'accrochent peu* »); de James Hadley Chase, un pionnier et un maître de la Série Noire, qu'il lisait avec un vif plaisir. Ce n'était pas par affectation, pour faire « branché », qu'il citait ces auteurs populaires, considérés toujours comme des marginaux par l'Histoire littéraire. Visiblement, il les connaissait bien, décrivait précisément leur univers et se délectait de leur humour.

—*Il y a plusieurs années, j'ai lu Billy-ze-Kick de Jean Vautrin. (Pour vous situer l'auteur, je peux vous dire que c'est un ami de Michel Audiard.) Eh bien, j'ai retrouvé dans Groom, paru cette année-même, le même esprit « anar », la même langue forte, une verve et une invention prodigieuses. Tenez, je me souviens que Vautrin a baptisé l'un des personnages de Groom, une noire "volcanique", Impala Machine-Love (Impala !); et que son oncle, il l'a appelé Abraham Automobile-Buick...*

La sympathie de Guillemin pour ces auteurs, au fond, n'était pas surprenante. Il y avait des affinités de style entre eux. Evident, dans les textes de Guillemin, le goût qu'il a pour les mots et les formules qui font des pieds de nez à la langue académique (une langue qui refuse encore de coiffer le « *bonnet rouge* » ). Bonaparte, disait-il, est un « *gangster* » et certaines opérations de la Campagne d'Italie sont assimilables à un véritable « *racket* ». Parlant de Pétain et du Garde des Sceaux de 1934, il n'hésitait pas à écrire: « *Le Maréchal veut sa peau* »<sup>23</sup>. Style qui traduisait une volonté d'impertinence face aux mensonges de bonne compagnie, un désir de révéler les faux « grands hommes » avec leurs traits de héros de la Série noire; une façon de voir et de faire voir la réalité. Comme tout style.

Henri Guillemin avait le génie pour découvrir chez les autres ces détails stylistiques qui révèlent un être ou un univers.

—*Vous avez lu Fleur de Pêché de Geneviève Dormann ?*

Il résumait. Au cours d'un reportage, Véréna —une jeune journaliste, séparée de son mari— rencontre un Conseiller fort en vue d'un Ministère. Ils s'éprennent l'un de l'autre et ils passent une nuit d'amour. Lui, il est marié; et, pendant huit jours, il va laisser Véréna sans nouvelles. Désespoir de la journaliste; mais elle parvient à se raisonner.

<sup>23</sup> voir *Le Nouvel Observateur*, n° 764: « Pétain sans képi », p. 74.

—J'ai retenu par coeur la phrase que l'auteur place à ce moment: « Elle (Véréna) n'était qu'une imbécile qui avait confondu un état d'ivresse avec un état de grâce, un coup de foudre avec un coup de foudre, le plaisir avec le bonheur. Poil au coeur. » Ce poil au coeur, inattendu, je le trouve superbe ! (Henri Guillemin répète la citation avec délectation) J'aime les gens capables de se moquer d'eux-mêmes comme ça; capables de ne pas se prendre au sérieux... Tenez, ça me rappelle ma petite fille. C'était le jour où nous fêtions nos noces d'or, ma femme et moi, en 1978<sup>24</sup>. Dans la petite adresse qu'elle nous avait faite, devant toute la famille réunie, elle avait glissé: « Je vous dis bravo... poil au cerveau! ». Vous imaginez l'effet produit...

Sous le regard d'Henri Guillemin, on le voit, le texte le plus anodin prenait vie. Il devenait, comme lui-même se plaisait à le répéter inlassablement, « *déposition, témoignage* ». Comme on souhaiterait que tous les professeurs de français persuadent leurs élèves de cette simple évidence et leur communiquent ainsi le goût de la lecture.

Nous avons reparlé aussi de la dernière interview de Sartre, si surprenante (« *Vous savez que tous ses amis et Simone de Beauvoir ont tenté, vainement, de le persuader de modifier plusieurs de ses déclarations ?* »), puis d'Albert Camus « *dangereusement attiré par les mondanités* »; nous avons encore évoqué le coup de Kaboul « *aussi odieux et de même nature —il ne faut pas l'oublier— que les menées colonialistes des Occidentaux de naguère* ».

Et puis, Henri Guillemin nous avait rappelé amicalement à l'ordre: nous étions trop sérieux; nous ne tenions pas nos engagements.

Un gag, préparé, devait détendre l'atmosphère. Chantal, qui nous avait quittés un instant, revenait avec une bouteille d'eau de Pouhon remplie peu avant à la fontaine de la rue du Marché.

—*Kèskesèksa, ma jolie ?*

Chantal lui expliqua. Cette eau, qui exhale une forte odeur d'œuf pourri, aurait rendu, dit-on, la santé au Czar Pierre le Grand. Les scientifiques d'aujourd'hui attestent ses vertus thérapeutiques. Vaguement inquiet, Henri Guillemin trinqua avec nous, but une gorgée, puis, d'un trait, vida son verre. Nous espérions voir se dessiner sur son visage la grimace traditionnelle. Déception, il ne manifesta rien.

—*Ce n'est ni bon ni mauvais... quelconque.*

---

<sup>24</sup> Le mariage avait eu lieu le 24 mai 1928. Jacqueline Rödel était de Bordeaux. Marc Sangnier était son parrain. Ils avaient eu quatre enfants (Philippe, Françoise, Mariannick et Michel) et sept petits-enfants.

Ou l'eau était éventée, ou Henri Guillemin voulait nous mettre en boîte. Je penchais pour la deuxième hypothèse.

—*De Spa, voyez-vous, je sais peu de choses. (Maintenant, je connais le Pouhon.) Je sais qu'au XVIIIe siècle, on l'appelait le Café de l'Europe; que des gens célèbres y sont venus à toutes les époques. Mais je serais incapable de donner des détails précis... Ce que je peux vous dire, c'est que j'aime cette ville parce qu'elle m'a permis —depuis huit ans que j'y viens— de faire quantité de rencontres bien sympathiques. Et puis, les bois qui l'entourent sont fort beaux. J'espère qu'ils cachent —comme ceux de ma Bourgogne natale que j'ai quitté lundi— des framboises... et peut-être des cèpes. Je m'y connais assez en champignons.*

L'heure avait tourné. Et même deux fois. Avant qu'Henri Guillemin ne quitte la maison, nous nous étions risqué à lui remettre deux cartes postales illustrées que nous n'avions pas osé lui faire parvenir à son hôtel. Le texte de la première était très court : « *Un bonjour de Liège de la part de tous tes amis* ». Elle était signée : Arouet, Maréchal Pétain, George Sand, Napoléon, etc. Dans un coin, Guillemin avait découvert une petite phrase : « *T'as le bonjour d'Alfred (de Vigny) !* » Il avait ri et demandé aussitôt : « *Qui c'est qui a inventé ça ?* » Je m'étais caché derrière la bouteille de Pouhon... Sur la deuxième carte, un texte un peu plus long : « *Cher Maître, dans vos conférences, vous avez parlé des personnalités relativement importantes : Bonaparte, Jeanne d'Arc, De Gaulle. Je m'étonne que vous n'ayez jamais cru devoir vous intéresser à ma carrière. J'ose croire que cette ignorance n'est pas du mépris ! Méfiez-vous: demain, lorsque vous parlerez de l'Affaire Pétain, je serai dans la salle. [Signé:] Charlemagne.* » Humour de potaches, d'accord. En tout cas, Guillemin s'amusait. Il nous demanda s'il pouvait emporter nos oeuvres et il nous remercia de n'avoir pas été trop sérieux.

Nous l'avons raccompagné à pied à l'Hostellerie du Grand-Cerf.

En descendant la rue Brixhe, je lui signalai que plus de cent ans auparavant, en septembre 1861, nous aurions pu croiser Adèle, la fille de Victor Hugo, une partition sous le bras : la malheureuse Adèle H. allait au Château de la Terrasse, où Jules Hetzel passait la Saison; elle espérait, naïvement, que l'éditeur accepte d'éditer son œuvre musicale<sup>25</sup>. Proudhon et Félix Delhasse avaient également rendu visite à Hetzel. Un peu plus loin, rue du Marché, j'évoquai l'Hôtel du Lion Noir et l'Hôtel des Pays-Bas qui s'y faisaient face jadis. L'un et l'autre de ces bâtiments, détruits depuis fort longtemps, auraient pu nous parler des nombreux séjours de la tribu Hugo. Autre souvenir encore, plus loin, dans la rue de la Sauvenière : l'Hôtel Britannique. Là, c'est

<sup>25</sup> En 1985, Henri Guillemin publiera *L'engloutie, Adèle fille de Victor Hugo 1830-1915* (Seuil). Il mentionne cette démarche, infructueuse, d'Adèle page 70.

Guillemin qui nous dit avoir appris que le G.Q.G. du Kaiser s'était installé là à l'automne 1918. Et puis, sous la pluie qui commençait à tomber en abondance, à regret, nous nous sommes séparés : « *Adieu, les vieux! On se reverra bientôt à Bruxelles.* » Avant de disparaître, il nous adressa encore un grand signe fraternel.

L'année suivante, en 1981, Henri Guillemin me confia sa perplexité : « *Jacques Huisman insiste pour que je retourne à Spa. Il est bien gentil, mais qu'est-ce que vous voulez que je raconte de neuf là-bas ? J'ai tout dit, vous savez. Mon répertoire est épuisé..* » Je lui avais fait quelques suggestions, repoussées pour des motifs divers.

*« Baudelaire et les Belges ? Sujet trop minime. Bon pour 20 minutes, c'est tout.*

*Sartre ? Suis nul en Philo et je ne peux pas parler sérieusement de Sartre sans analyser ses grands ouvrages philosophiques, où je me perds.*

*Mauriac ? Peut-être vous ai-je dit mes raisons de me taire. Mon parti pris de vérité m'obligerait à des ... détails (importants) et je me refuse à les divulguer car F.M. a été le parrain de notre premier enfant qui est mort, à 22 mois, dans un accident affreux<sup>26</sup>.*

*Napoléon III ? Peut-être. A voir.*

*Flaubert ? Facile pour moi. Mais très peu attirant pour le public.*

Son état de santé s'était dégradé. Des ennuis pulmonaires. Il craignit de devoir annuler toutes ses conférences de l'année. Mais, fort heureusement, il se rétablit et, dès lors, son choix fut arrêté : « *Décidé pour MAO et pour MUSSO (j'accumule les lectures et notes; déjà un beau stock). On verra pour le n° 3, si jamais il y a pour moi un Spa 82...* »<sup>27</sup> Le numéro trois, ce serait Emile Zola.

En août 1982, alors qu'il était dans sa septante-neuvième année, il fit effectivement ses trois conférences: « Mao », « Mussolini » et « Présence de Zola ».

Avant même d'arriver à Spa, il m'avait fait parvenir le très bref message suivant pour me prévenir de son changement d'hôtel et éviter que nous ne nous manquions : « *Ami, Hostellerie Grand Cerf fermée. Descendrai Hôtel CARDINAL. Prière téléphoner là le 17 matin avant 10 h, pour convenir d'un rendez-vous. Affectueusement. HG* »<sup>28</sup>

<sup>26</sup> Le 19 mars 1931, à Bordeaux, le petit François Guillemin échappe à la surveillance de sa maman, s'aventure sur une verrière et fait une chute d'une dizaine de mètres (v. P. Berthier, *op. cit.*, p. 50).

<sup>27</sup> Lettre à l'auteur, datée 23 septembre 1981.

<sup>28</sup> Billet à l'auteur, date du 5 août 1982.

C'est donc dans le salon de l'Hôtel Cardinal, place Royale, que je le rencontrai. Une partie de notre conversation porta sur Félicité de Lamennais. Nous n'étions pas d'accord au sujet de ce prêtre qui s'était défroqué après que Grégoire XVI eut condamné ses vues trop libérales et qui avait mené ensuite une action politique d'extrême-gauche. Guillemain avait commencé jadis une étude sur lui et l'avait abandonnée<sup>29</sup>. « *Lamennais... il me paraît si douteux que je n'ai jamais pu l'aimer Plus exactement, jadis, n'ayant étudié un peu vite que le Lamennais antérieur à 1850, j'avais marché... Ensuite, l'étudiant de plus près, quel désenchantement.* » J'étais loin d'être aussi sévère; il le voyait orgueilleux, avide de gloire, insincère. Mais, avais-je réagi, comment expliquer alors que cet « orgueilleux » ait demandé à être enterré dans la fosse commune du Père-Lachaise avec les pauvres pour lesquels il s'était battu, plutôt qu'à La Chênaie (la propriété familiale), comme il en avait émis le souhait auparavant ? Au moment suprême, on ne triche pas. L'orgueil *post mortem* n'était-il pas plus évident chez Chateaubriand qui repose au Grand-Bé ? Guillemain avait reconnu qu'il n'avait pas pensé à cette objection. Nous ne nous étions heureusement pas quittés sur ces propos un peu sinistres.

À Bourges, juillet 1983

Amis, comme d'habitude  
mon âge d'aujourd'hui m'interdit  
de vous voir le grand déplacement. Je vous salue  
d'une par à Spa, cette année, lors du  
Festival. Sérieux regard pour moi, et  
chapin.

Comment oublierai-je ces dix années  
de ceux de quelle je venais à Spa, de ce côté  
et l'accueil qui m'y était fait et par  
le Théâtre National, où j'ai compté des amis  
qui me restent chers, et par le public ?  
Les grands souvenirs radieux, mais  
tout à une fin, dans l'existence. Et de la  
nature.

qu'il me soit permis d'adresser à tous  
mon souvenir reconnaissant.

Henri Guillemain

Je l'avais raccompagné jusqu'au pied des escaliers du Casino qu'il avait gravi péniblement en se cramponnant des deux mains à la rampe. Le soir même, apparemment en pleine forme, il fit un exposé éblouissant sur Émile Zola.

Ce fut sa dernière prestation spadoise.

À la fin de cette année-là, le 26 décembre 1982, il prononça son ultime conférence au Centre Culturel d'Auderghem. Sujet : « L'homme de Nazareth ». Dans la salle, une émotion inexprimable, lorsque, après son exposé, Guillemain reprit la parole pour ajouter, la voix brisée : « *C'est, vraisemblablement, la dernière conférence que je ferai en Belgique. Je vais avoir quatre-vingts ans dans quatre mois, et je pense qu'il est bien que je m'arrête. Il faut savoir s'arrêter à temps. Je suis vieux, fatigué. Mais je crois que j'aurai pas mal fini avec ce sujet.* »

<sup>29</sup> V. Henri Guillemain, *Pas à pas*, Gallimard, 1969, pp. 58-160 : « La Mennais, un personnage ambigu.

Quelques mois après cet adieu au public belge, en avril 1983, Guillemin m'expliqua que, de toute façon, même s'il n'avait pas pris la décision de renoncer à ses tournées en Belgique, il ne serait pas revenu à Spa : « *Quand j'ai annoncé au Théâtre, début mars, mon impossibilité, la réponse a été un " Ouf ! " car ils allaient m'écrire pour me dire que, cette année, je ne serais pas invité. La subvention de la Ville de Spa a été réduite de moitié. Un Festival raccourci. C'est donc très bien, mais ça me serre le cœur, en août, après 10 ans, de rester là... »*<sup>30</sup>

Le XXIIIe Festival du Théâtre National se passerait donc sans lui. En juillet 1983, il adressa, par mon intermédiaire, le bref message suivant au public du Festival de Spa.

*En Bourgogne, juillet 1983*

*Amis connus et inconnus,*

*Mon âge et ma santé m'interdisent désormais les grands déplacements. Je ne serai donc pas à Spa, cette année, pour le Festival. Sérieux regret pour moi, et chagrin.*

*Comment oublierai-je ces dix années au cours desquelles je venais à Spa, en août —et l'accueil qui m'y était fait et par le Théâtre National, où je compte des amis qui me resteront chers, et par le public ?*

*Un grand souvenir radieux, mais tout a une fin, dans l'existence. Loi de la nature.*

*Qu'il me soit permis d'adresser à tous mon souvenir reconnaissant.*

*Henri Guillemin »*

Ce mot, agrandi, fut affiché dans le hall du Casino, au premier étage pendant la durée du Festival. Un « livre d'Or » recueillit pas mal de témoignages d'estime et d'affection. Les responsables du Festival les lui envoyèrent. « *Je vois que Huisman et Anne Jottrand ont été, une fois de plus, très chics pour moi [...]. Leur attitude m'a fait plaisir. Oui, cœur serré de n'avoir pas pu venir à Spa, —et que mes visites en Belgique appartiennent désormais à un passé révolu. »*<sup>31</sup>

•

Je ne l'ai plus revu, mais nous avons continué à nous écrire. Le 23 janvier 1992, j'ai reçu son dernier message. « *Le Monde se prépare à publier un grand reportage me concernant qui sortira chez Arléa, le mois*

<sup>30</sup> Lettre à l'auteur, datée du 18 avril 1983.

<sup>31</sup> Lettre à l'auteur du 19 août 1983.

*prochain, mes entretiens avec Jean Lacouture*<sup>32</sup>. Je vois bien l'idée... une anticipation sur l'article posthume presque prêt. » Il terminait sa lettre par quelques mots qui me remuent encore le cœur. « *Sachez que je vous estime grandement et que j'ai pour vous quelque chose comme une tendresse paternelle. Vous embrasse. H.G.* » Il devait décéder deux mois et demi plus tard à Neuchâtel, le 4 mai, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Henri Guillemin avait été l'ami de François Mauriac, de Maurice Chevalier; il avait croisé André Gide, Paul Claudel, l'abbé Pierre, Bernanos, François Mitterrand, Jean Hugo, Jean Lacouture, et quantité d'autres passants considérables. Certains l'appréciaient peu, mais d'autres, fort éloignés de lui pourtant, n'avaient pu résister à son charisme. Ainsi, Georges Simenon après un long entretien à Epalinges en 1969, lui dédiait un exemplaire de *Novembre*, de ces quelques mots qui n'appellent aucun commentaire : « *À Henri Guillemin, que j'admirais et que je viens d'apprendre, en quelques heures, à aimer par surcroît.* »<sup>33</sup>

Il y a quelques semaines, j'étais de passage à Mâcon. J'ai tenu à saluer l'ami Guillemin qui repose dans ce pays où il aimait se mêler aux cultivateurs et aux prêtres-ouvriers.

En contrebas d'une minuscule église romane, à quelques kilomètres de Cluny, j'ai découvert le petit cimetière de Bray, perdu au milieu de prairies où broutaient quelques vaches. Je me suis arrêté devant une lame de marbre gris, toute simple, ornée d'un crucifix et d'une inscription : « *Henri Guillemin 19 mars 1903 – 4 mai 1992, Jacqueline Guillemin née Rödel 1910 – 2001* »<sup>34</sup>.

Je me suis souvenu là de ce que nous avons dit à Spa au sujet de la sincérité de Lamennais, et mon amertume de constater son « centenaire » un peu négligé s'est dissipée. Qu'importe, après tout qu'il ne reçoive pas les hommages académiques de circonstance. Henri Guillemin a été un homme libre qui nous laisse une œuvre substantielle.

**Guy Peeters**

<sup>32</sup> Voir note 10 ci-dessus.

<sup>33</sup> Henri Guillemin, *Parcours*, Scuil, p. 223

<sup>34</sup> Une plaque commémorative a été ajoutée sur la tombe à l'occasion du centenaire.



*Henri et Jacqueline Guillemain à la Cour des Bois en octobre 1977*

## LE COMTE DE PALIKAO A SPA

---

Voilà un comte affublé d'un nom plutôt exotique. Serait-il japonais; indochinois ? Nullement. Son authentique patronyme est "Cousin-Montauban". La notice que lui consacre le *Dictionnaire d'Histoire universelle*<sup>1</sup> donne un résumé de sa vie:

"Cousin-Montauban Charles Guillaume Marie, comte de Palikao (Paris 24.VI.1796- Versailles, 8.I.1878). Général français. Il se distingua en Algérie, notamment lors de la capture d'Abd-el-Kader (1847); commandant de l'expédition française en Chine en 1859-1860, il prit Pékin après le combat de Palikao et laissa piller par la troupe le Palais d'Été de l'empereur. A la suite des premières défaites françaises, il remplaça Emile Ollivier<sup>2</sup>, le 9 août 1870, et forma un gouvernement composé de bonapartistes autoritaires. La révolution du 4 septembre l'obligea à se réfugier quelque temps en Belgique, puis il revint en France mais se retira complètement de la vie politique".

C'est bien court, peut-on penser<sup>3</sup>. Afin de mieux connaître la personnalité du comte de Palikao et d'explicitier les actions auxquelles il a participé, reprenons les grandes étapes de la carrière de celui-ci.

### 1. En Algérie ....

Pour venger l'honneur de la France, bafoué par le dey d'Alger, le gouvernement de Charles X décida une expédition punitive. L'armée française, après avoir assiégé et bombardé Alger, s'empara de la ville le 5 juillet 1830. Dès 1832, des colons s'établissent dans la Mitidja qu'ils veulent mettre en culture. Mais les autorités françaises qui devraient les protéger ne font pas preuve d'une forte poigne, ce qui permet à des Algériens de se constituer en bandes pillardes et de s'en prendre aux civils et aux militaires établis dans la colonie.

L'émir Abd-el-Kader, le plus connu parmi les chefs de bandes, harcela, de 1835 à 1847, les troupes du général Bugeaud<sup>4</sup>. Après plusieurs succès, l'émir subit quelques défaites, la plus connue étant la prise de sa "smala"<sup>5</sup> par le duc d'Aumale. Mais Abd-el-Kader en proclamant le "djihad" (la guerre sainte), reprenait toujours la lutte et ce, jusqu'à ce qu'il se trouve en état d'infériorité complète. Alors, il demanda la paix. Le 23 décembre 1847, il se présentait d'abord au colonel Cousin-Montauban, puis au

<sup>1</sup> Michel MOURRE, *Dictionnaire d'Histoire Universelle*, Paris, Editions universelles, 1968, p. 500.

<sup>2</sup> Emile Ollivier (1825-1913). Avocat, préfet de Marseille, puis de Chaumont 1848, élu comme député de l'opposition républicaine en 1857, il se fit remarquer à la Chambre par la modération de ses attaques contre l'Empire. Peu à peu, il se rallia et devint chef du premier ministère parlementaire (2 janvier 1870).

<sup>3</sup> N. B. Le lecteur pressé de prendre connaissance de la présence du comte de Palikao dans la ville d'eau a intérêt à se porter à la dernière partie de cet article: "Le comte de Palikao à Spa".

<sup>4</sup> Bugeaud (1784-1849). De noblesse périgourdine, caporal à Austerlitz, colonel en 1814, démissionnaire sous la Restauration, rentra dans l'armée après 1830. Longtemps opposé à la conquête de l'Algérie, ce fut lui cependant qui la fit de 1840 à 1847, en brisant la résistance d'Abd-el-Kader: il venait de rentrer en France sur sa demande quand Abd-el-Kader se rendit. C'est le général cité dans la chanson: " L'as-tu vue la casquette, ... du père Bugeaud ? "

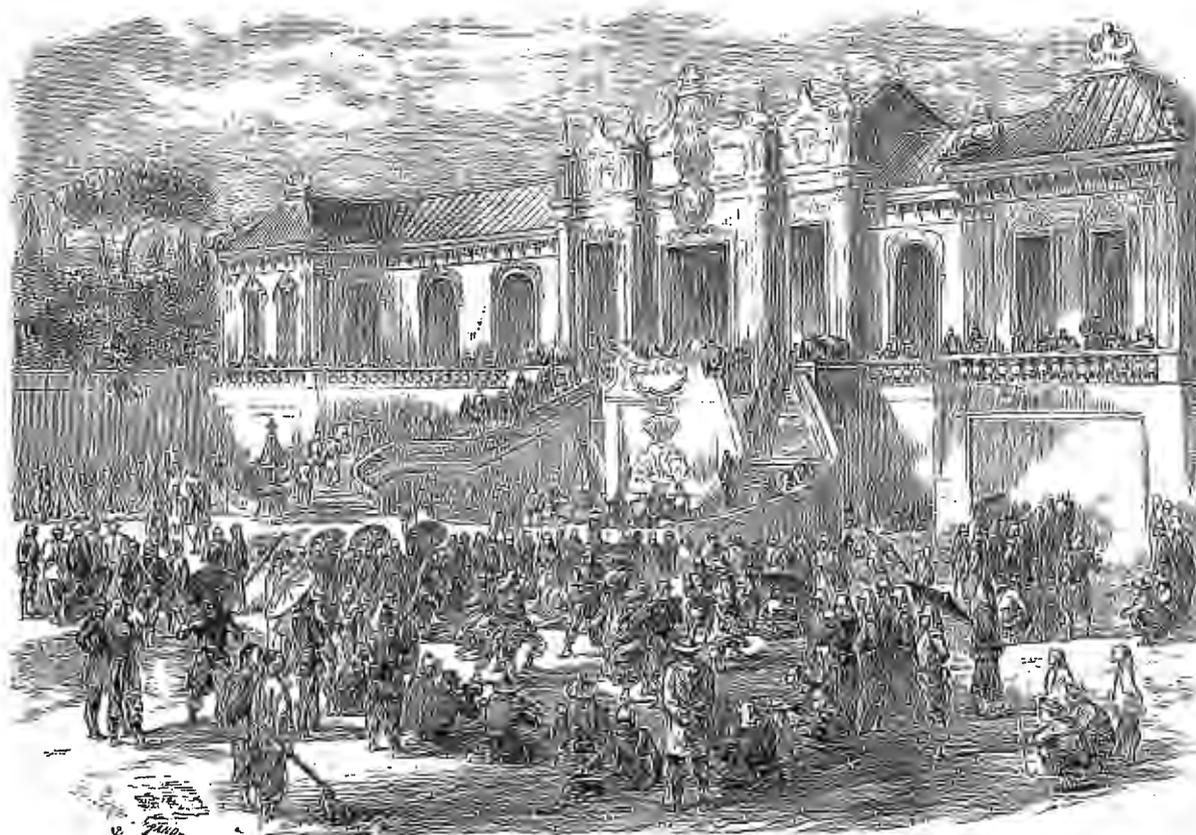
<sup>5</sup> Horace Vernet l'a immortalisée en un grand tableau que l'on trouve au Musée de Versailles.



*Coll. du baron Bro de Comère.*

*La Reddition d'Abd-el-Kader.*

L'Emir, suivi de ses deux califes, est présenté au général Lamoricière par le colonel Cousin de Montauban. Au premier plan, à droite, le général Yusuf. (Aquarelle exécutée d'après nature par le com<sup>t</sup> Bro de Comère.)



Occupation du palais d'été par les troupes françaises. (Page 118, col 2.)

général La Moricière et enfin au duc d'Aumale<sup>6</sup>. Interné en France, il sera délivré, le 16 octobre 1852, par ordre de Napoléon III, encore prince-président de la II<sup>e</sup> République. L'émir se retira à Damas où il mourra en 1883<sup>7</sup>.

D'avoir participé à la reddition d'Abd-el-Kader valut à Cousin-Montauban de figurer en bonne place sur une peinture représentant le fait historique de la reddition. Dès le début de sa carrière militaire, il s'était distingué comme officier de cavalerie. Il monta rapidement en grade. Il avait été nommé général quand il fut impliqué dans la triste et retentissante affaire du capitaine Doineau restée assez mystérieuse.

## 2. *L'affaire Doineau*

“Le 12 septembre 1858, la diligence de Tlemcen à Oran quittait Tlemcen à trois heures du matin. Elle contenait un des aghas les plus notables de la région, Abdallah, son interprète Adami, et quelques autres personnes. A peu de distance de Tlemcen, avant d'arriver au village de Négrier, la diligence fut arrêtée par des cavaliers et des hommes postés sur la route. Les hommes pénétrèrent dans la voiture, blessèrent mortellement d'une balle dans le ventre un des voyageurs, M. Valette, négociant à Tlemcen, et criblèrent de coups de couteau Abdallah et son secrétaire. Les voyageurs et les postillons s'enfuirent et allèrent donner l'alarme dans le village de Négrier. Quand on revint, Abdallah était mort, Hadami mourant, et Valette succomba dans la journée.

Abdallah, officier de la Légion d'honneur, était un des aghas (dignitaires) les plus réputés de la région. Il avait une grosse influence après du général Cousin-Montauban, commandant la division d'Oran. Il avait pour ennemi l'agha d'une autre tribu, Bel-Hadj, qui était animé contre lui d'une haine acharnée.

Le 11 septembre, la veille du départ de la diligence, une querelle avait éclaté entre Bel-Hadj et Abdallah, dans les rues de Tlemcen. Aussi, la veuve d'Abdallah, quand on lui apporta le cadavre de son mari, s'écria: “C'est Bel-Hadj qui l'a tué!”

A la tête du bureau arabe de Tlemcen se trouvait alors le capitaine Doineau, fils d'un des officiers qui avaient organisé la justice militaire à Oran. Il avait été absent de Tlemcen pendant plusieurs mois et chargé d'une expédition contre les Ben-Snous. A son retour, il avait trouvé, prépondérante auprès de son chef le général Cousin-Montauban, l'influence d'Abdallah. Or, il avait eu, avant de partir, quelques difficultés avec Abdallah. Il avait, en effet, saisi une caravane de quarante chameaux qu'Abdallah faisait passer en fraude au Maroc. Le capitaine Doineau avait bien restitué les chameaux, mais s'était refusé à rendre les marchandises dont ils étaient chargés. Il avait fini par promettre de les restituer. Mais, au lieu de tenir sa promesse, il les avait vendues à vil prix à Bel-Hadj.

<sup>6</sup> Général Paul AZAN, *La reddition d'Abd-el-Kader*, article suivi des lettres de La Moricière, d'Abd-el-Kader et du duc d'Aumale in “*Les Annales*” du 15 avril 1930, N° spécial “Le centenaire de l'Algérie”, p. 367-372.

<sup>7</sup> Philippe d'Estailleur-Chanteraine, *L'émir Abd-el-Kader*, in “*L'Illustration*”, 88<sup>e</sup> année, N° 4551, N° spécial “*L'Algérie 1830-1930*” du 24 mai 1930.

L'assassinat d'Abdallah, aux portes de Tlemcen, produisit une immense impression. Le capitaine Doineau, comme chef du bureau arabe, fut d'abord chargé de l'instruction. Il montra si peu d'activité, ou il eut si peu de bonheur, qu'au bout de quelques jours, on le considérait non comme l'auxiliaire de la justice, mais comme un obstacle à la recherche de la vérité. Le général Cousin-Montauban l'appela à Oran. On envoya sur les lieux, à titre officieux, un parent d'Abdallah et, le jour même, un certain nombre d'indigènes étaient arrêtés. Interrogés dans la prison, ils déclarèrent que c'était un autre agha, ennemi d'Abdallah, qui avait commis le crime. Mais, chose plus grave, le guet-apens avait été préparé dans un café de Tlemcen, lors d'un conciliabule au cours duquel le capitaine Doineau avait fait jurer aux Arabes qu'ils accompliraient le meurtre. Ce qui venait à l'appui de cette dénonciation, c'est que le secrétaire du capitaine Doineau était reconnu comme un des assassins. Bel-Hadj, au bout de quelques jours, avait gagné le Maroc et cette fuite était interprétée comme un aveu.

Cependant, on hésitait à mettre en cause le capitaine Doineau. Le maréchal Randon, gouverneur de l'Algérie, insistait auprès du général Cousin-Montauban et des chefs de la magistrature pour étouffer l'affaire lorsqu'une découverte vint produire la plus détestable impression pour le capitaine Doineau. On saisit à la poste un paquet qu'il adressait à son frère et qui contenait des traites pour une valeur de 21.000 francs. D'autre part, un Arabe vint apporter une cassette que le capitaine Doineau lui avait donnée à garder et qui contenait 17.000 francs. On interrogea le capitaine sur la provenance de cet argent. L'officier n'avait aucune fortune. Il refusa de s'expliquer. Dans une lettre au gouverneur général de l'Algérie - qui fut versée par lui au dossier, mais dont on ne fit pas état au procès - il expliquait qu'il avait été avantagé par la seconde femme de son père, au détriment de son frère, capitaine comme lui dans l'armée française, et qu'il avait voulu dédommager ce frère déshérité. Doineau choisissait un singulier moment pour régler ses affaires de famille, et on ne voit pas pourquoi cette démarche, qui n'avait rien que de très honorable pour lui, méritait qu'on l'entourât de mystère. D'ailleurs, si cette explication pouvait valoir pour l'argent envoyé au frère, l'origine des 17.000 francs de la cassette restait mystérieuse. L'enquête s'étendit. On découvrit que les bureaux arabes avaient, sans contrôle, l'administration des amendes levées sur les tribus coupables. On constata qu'il y avait eu des exécutions sommaires, sans jugement. L'affaire devint le procès des bureaux arabes. C'est alors que la politique du parlement envahit le prétoire.

On imposa au capitaine Doineau un célèbre avocat bonapartiste, Nogent Saint-Laurent. Bel-Hadj eut pour défenseur Jules Favre<sup>8</sup>. L'affaire se déroula devant les assises d'Oran, au mois d'avril 1857. Nogent-Saint-Laurent, qui était en désaccord avec Jules Favre sur le système de défense, se montra inférieur à sa tâche. Jules Favre, au contraire, souleva l'enthousiasme. Mais ce qui nuisit le plus au capitaine Doineau, ce fut son attitude vis-à-vis de la justice et vis-à-vis de ses chefs. Plusieurs fois le

---

<sup>8</sup> Jules Favre (1809-1880). Avocat, député républicain de Paris (1848-1851), il fut un actif opposant au Second Empire et plaïda pour Orsini. Il se prononça contre l'expédition au Mexique et contre la guerre de 1870. Il devint ministre des affaires étrangères dans le gouvernement de Défense nationale.

président dut le rappeler aux convenances. Le général Cousin-Montauban se montra favorable à l'accusé. Le général de Beaufort d'Hautpont couvrit tous les agissements des bureaux arabes, en même temps qu'il innocentait Doineau. Mais sa déposition, tendant à réhabiliter une administration trop décriée, ne fit pas une bonne impression sur le public. Un témoignage plus favorable pour Doineau fut celui de Chanzy<sup>9</sup> à qui il avait succédé dans le bureau arabe de Tlemcen. Doineau fut condamné à mort, plusieurs Arabes, aux travaux forcés à perpétuité ou à temps. Bel-Hadj, défendu par Jules Favre, fut acquitté.

Doineau vit sa peine commuée en celle de la détention perpétuelle. Deux ans plus tard, le frère du condamné obtenait de Napoléon III la grâce de Doineau, à la condition que celui-ci quitterait la France pendant dix ans et ne rouvrirait pas de discussion sur son procès.

Le procès Doineau jeta le discrédit sur l'administration militaire en Algérie"<sup>10</sup>...

### 3. *L'expédition en Chine*

Après la guerre de l'opium, la France avait obtenu, au traité de Whampoa, (1844), le protectorat des Missions catholiques en Chine, des avantages commerciaux et la concession de Chang-Haï. Pour obliger les Chinois à tenir leurs promesses, une expédition franco-anglaise, en 1858, força l'entrée du fleuve Peï-Ho. Le traité de Tien-Tsin accordait la liberté religieuse, ouvrait sept nouveaux ports au commerce européen et autorisait la venue d'ambassadeurs à Pékin. Mais les Chinois se déroberent une fois de plus à leurs engagements<sup>11</sup>. Quand les navires portant les plénipotentiaires s'engagèrent dans le fleuve Peï-Ho, par où l'on accède à la capitale, les forts de Takou les accueillirent à coups de canon.

La décision prise par la France et l'Angleterre d'envoyer une expédition en Chine était amplement justifiée par la conduite du gouvernement chinois qui refusait de ratifier un traité qu'il avait accepté deux ans plus tôt et qui, à cette mauvaise foi, venait d'ajouter la perfidie d'une lâche et sanglante agression. Les deux nations ne pouvaient laisser l'injure impunie. Seulement c'était au lendemain de Solférino. En France, on était un peu rassasié de gloire militaire. Et puis il semble que l'éloignement, la différence de race et de couleur atténuaient l'insulte faite à une nation et la rendaient moins ardente à se venger. Traverser six mille lieues pour châtier des hommes jaunes qui ne savent même pas ce que vous êtes : quel long voyage ! Le mécontentement n'allait pas jusqu'à la désapprobation. Pragmatique, Prosper Mérimée<sup>12</sup> mandait à Panizzi, dans une lettre du 11 décembre: "*Que dites-vous de la Chine ? Je crains bien qu'on n'y gagne pas un sou et que tout se réduise à des porcelaines cassées ... Tout cet argent dépensé fait ici très mauvais effet.*"<sup>13</sup>

<sup>9</sup> Antoine Eugène Alfred Chanzy (1823-1883). Après avoir servi en Algérie et à Solférino, il commanda, en 1870-1871 la IIe armée de la Loire. Gouverneur de l'Algérie de 1873 à 1874, puis ambassadeur en Russie (1879).

<sup>10</sup> Pierre JACOMET, *Les drames judiciaires du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 1929, p. 180-185.

<sup>11</sup> H. X. ARQUILLIÈRE et CH. JOLIVET, *Histoire contemporaine*, Paris, Editions de l'Ecole, s. d., p. 232.

<sup>12</sup> Ecrivain, auteur de romans (*Colomba, Carmen, La Vénus d'Ille...*), il fut sous le Second Empire des familiers de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Auteur d'une dictée célèbre.

<sup>13</sup> Robert CHRISTOPHE, *Napoléon III au tribunal de l'histoire*, Paris, France-Empire, 1971, p. 327-329.

La reine Victoria et Napoléon III envoyèrent en Chine une armée de 15.000 Anglais aux ordres du général Grant, et de 8.000 Français<sup>14</sup> commandés par un briscard de 64 ans, le général Cousin-Montauban. Ils débarquèrent dans le Céleste-Empire en 1860 et s'enfoncèrent dans le pays. Devant eux se dressèrent 40.000 guerriers armés d'arcs, de lances en bois et de fusils à mèches. Grant et Cousin-Montauban les culbutèrent facilement et leur prirent la ville de Takou. Le second entra dans Tien-Tsin après le combat du pont de Palikao, où il ne perdit qu'une quarantaine d'hommes. L'adversaire offrit alors de négocier. On lui envoya une députation de vingt officiers qu'il exécuta dans d'horribles supplices. Entrés à Pékin le 13 octobre, les Franco-Anglais manifestèrent leur colère en pillant le Palais d'Été, résidence des empereurs, puis en l'incendiant.

On aurait dû admirer le commandement de cette troupe, l'ordre excellent de ses huit mille hommes qui, ballottés six mois sur la mer, avaient, par le cap de Bonne-Espérance, gagné Shangaï, s'étaient enfoncés dans un pays inconnu, avaient côtoyé des dangers de massacre, avaient échappé à un ignoble guet-apens, avaient jeté la panique dans une armée quatre ou cinq fois plus nombreuse, planté notre drapeau sur les murs de Pékin, et rétabli la croix sur notre cathédrale, où ils avaient entendu un *Te Deum*. On ne parla que du pillage du Palais d'Été.

Dans ses mémoires intitulés *Journal d'un interprète en Chine*, le comte d'HERISSON en a donné une description:

“Il y avait des troupiers, la tête enfouie dans les coffres de laque rouge de l'Impératrice, d'autres à moitié ensevelis dans des amoncellements de brocarts et de pièces de soie, d'autres qui mettaient des rubis, des saphirs, des perles, des morceaux de cristal de rocher dans leurs poches, dans leur chemise, dans leur képi, et qui se chargeaient la poitrine de colliers de grandes perles. D'autres s'en allaient, des pendules, des cartels entre les bras...

Rien ne tente les soldats comme les pendules et, d'une façon plus générale, les objets de mécanique. Or, les Chinois, comme tous les peuples de l'Orient... adorent les objets de mécanique et surtout de mécanique amusante... On ne saura jamais quel nombre de boîtes à musique, de serinettes, d'orgues de Barbarie, de pendules à sonneries compliquées, de réveils à pétard, de lapins à tambour, d'horloges faisant tourner les ailes d'un moulin ..., quelle quantité prodigieuse ... de singes violonistes, sonneurs de trompette et même d'orchestres de singes assis sur un orgue, de petits danseurs de corde... se trouvaient dans le Palais d'Été. Les appartements de l'Impératrice, ceux des femmes en étaient littéralement bondés.

Or, nos soldats se divisaient en malins et en grands enfants : les malins, peu nombreux, les grands enfants, en majorité. Les malins avaient fait main basse sur les bijoux, les espèces monnayées, les piastres, les drageoirs, les tabatières, les services d'or, les colliers de perles. Les autres avaient été tentés

<sup>14</sup> Eric LEGUÈBE dans son panégyrique, *Napoléon III le Grand*, Paris, Guy Authier, 1978 donne p. 198 un nombre erroné: “La guerre de Chine, tant vilipendée, mais où, avec 800 soldats franco-anglais, le général Cousin-Montauban, à Palikao, disperse une armée de 40.000 hommes”.

avant tout ... par toute cette mécanique de provenance européenne... Aussi, la seconde nuit que nous passâmes devant le Palais d'Été fut-elle impossible, insensée, vertigineuse. Chaque troupier avait son oiseau, sa boîte à musique, son singe, sa pendule, son réveil ou son lapin. C'était une sonnerie générale; toutes les heures, dans tous les timbres, qui tintaient sans discontinuer ... des multitudes de lapins jouaient du tambour, formaient une basse, accompagnée des cymbales des singes, et de quatre mille romances et quadrilles fredonnés ensemble par autant de boîtes à musique et de serinettes qui dominaient les rou-piou-pious des oiseaux, les roulades des flûtes, le nasillement des clarinettes ... et aussi les éclats de rire sonores de ces braves gens si faciles à amuser. Ce fut un cauchemar. Au soleil levant le pillage recommença"<sup>15</sup>

Cousin-Montauban et Grant tentèrent vainement de protéger les trésors que le Palais contenait. La fureur des soldats fut plus forte que la discipline : ils brisèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. De guerre lasse, les chefs les imitèrent. Les deux généraux choisirent des cadeaux destinés à la reine Victoria et à Napoléon III.

Malheureusement le pillage et l'incendie du Palais d'Été donnèrent aux ennemis de l'Empire un prétexte d'attaquer l'armée et même à ses amis un sujet de railleries qui rapetissait l'expédition et dénaturait l'héroïsme. L'incendie, c'était l'Anglais, lord Elgin, qui l'avait ordonné contre l'avis du général français. Quant au pillage qui précéda, pouvait-on l'empêcher? Les Français pillèrent, les Anglais déménagèrent ce palais mystérieux, qui était comme une cité du palais, où s'entassaient féeriquement des pagodes d'or, des coffres d'or et de laque, des socles de jade, des bijoux, des brocarts, des merveilles, mais où les soldats trouvèrent les vêtements ensanglantés de camarades victimes d'une embuscade.

Sur ce pillage et ce qu'en ont dit les Anglais, le jugement de M. de la Gorce paraît définitif: "Les Anglais, très attentifs à noter les défauts des autres, s'élevèrent plus tard contre le coupable laisser-aller de leurs alliés. On doit confesser qu'ils eurent sur nous un avantage, non celui de ne pas piller, car ils le firent autant que nous, mais celui de piller avec esprit de conservation, comme il sied à des gens accoutumés de vieille date à dévaliser les peuples lointains et à revêtir leurs vices d'un certain air méthodique, décent, réglé, qui ressemble à la vertu"<sup>16</sup>.

A son retour en France, le général de Montauban sera accusé de s'être enrichi aux dépens du Céleste Empire. C'était faux. Quand Napoléon III demanda au Corps Législatif de voter au général Cousin-Montauban une "récompense nationale" de 50.000 francs, l'Opposition se dressa comme un seul homme. Elle en comptait cinq: l'avocat Jules Favre, son confrère Emile Ollivier, un troisième jurisconsulte, le mordant Ernest Picard; enfin le docteur Hénou et le journaliste Alfred Darimon. La Chambre appelait ces hommes : "Les Cinq"... Le cadeau de 50.000 francs, demandé par l'Empereur pour Cousin-Montauban, ils le qualifièrent de "prime à la barbarie". La jeunesse estudiantine les approuva en

<sup>15</sup> Cité par H. X. ARQUILLIÈRE et Ch. JOLIVET, *op. cit.*, p. 303.

<sup>16</sup> Pierre de LA GORCE, *L'Empire*, Tome II, page 484.

défilant par les rues, et en conspuant le nom du vainqueur de la Chine. A la Chambre, la Majorité suivit, pour une fois, la minuscule opposition: elle repoussa la requête impériale.

L'Empereur le nomma grand-croix de la Légion d'Honneur, comte de Palikao, sénateur, mais il n'osa pas lui conférer le maréchalat. Des mots circulaient, celui-ci, par exemple, du duc de Magenta<sup>17</sup>: "*Montauban était l'homme qu'il fallait pour mettre la main sur le Magot*<sup>18</sup>." On imaginait le partage : des commissaires, désignés à cet effet, évaluant et classant; des chargés d'affaires empaquetant les objets dans de la soie sous les yeux "d'ambassadeurs promus à la dignité d'emballeurs extraordinaires".

A ses censeurs, Cousin-Montauban répondit par une lettre ouverte, qu'inséra le *Moniteur*: "J'avais recommandé de ne s'attacher qu'aux objets ayant de la valeur au point de vue de l'art ou par leur antiquité ... [...]... Il eût été impossible de songer à emporter la totalité de ce qui existait, nos moyens de transport étant trop bornés."

A ce demi-aveu, Ernest Hamel ajoutera en 1874 (*Histoire du Second Empire*): "Nous avons vu figurer depuis, à l'Hôtel des ventes de Paris, une partie des richesses volées au Palais d'Eté. Qui n'a encore à la mémoire les ventes publiques de curiosités et d'objets précieux rapportés de Chine? Je me rappelle notamment celle du colonel Dupin. Ce fut un scandale épouvantable ... [...]... L'expédition de Chine restera à jamais déshonorée par le pillage du Palais d'Eté, occupé sans coup férir, et dont aucun sophisme ne saurait justifier le vol."

Mais surtout, - et c'était plus grave, - on se demandait quel bénéfice la France recueillerait d'une campagne qu'on a pu qualifier de fabuleuse, car on y avait vu une poignée d'hommes s'établir au cœur d'un empire, dont on ne sait s'il a trois ou quatre cents millions d'âmes, et y dicter un traité de commerce à l'Empereur ? De la gloire, un peu de gloire, que nous ne jugions pas assez pure, et une indemnité qui ne couvrirait pas la moitié de nos frais. C'était peu... Nous oublions qu'au retour une partie du corps expéditionnaire acheva la conquête de la Cochinchine, dont les villes de Tourane et de Saïgon appartenaient depuis deux ans à la France et lui assura la possession du Cambodge<sup>19</sup>

Enfin le traité de Pékin, signé le 24 octobre, confirma celui de Tien-Tsin. Il accordait des concessions territoriales aux vainqueurs, leur ouvrit huit ports, autorisa la pratique des religions chrétiennes en Chine, obligea cet empire à accorder l'exéquatur à des ambassadeurs occidentaux et à créer, pour la première fois de son histoire, un ministère des Affaires étrangères.

Le nouveau comte de Palikao fut renvoyé en Algérie. En 1865, il commandait la division de Constantine. Ensuite il prit le commandement du 8<sup>e</sup> corps d'armée, dont le quartier général est Lyon. Il se

<sup>17</sup> Patrice, comte de Mac-Mahon, duc de Magenta, maréchal de France (1808-1893). Après des débuts en Afrique, il se signala pendant la guerre de Crimée par la prise des ouvrages Malakoff. Gouverneur de l'Algérie de 1864 à 1870, il s'y montra assez médiocre administrateur; lors de la guerre de 1870, il subit des revers et fut chargé ensuite de réprimer la Commune. Bien que monarchiste, il fut élu président de la République en 1873, mais démissionna en 1879.

<sup>18</sup> Jeu de mots: Le Magot désignait, par dérision, l'Empereur de Chine mais signifiait aussi "Somme d'argent amassée et mise en réserve, cachée" (Dictionnaire Robert).

<sup>19</sup> André BELLESORT, *La société française sous Napoléon III*, Paris, Librairie académique Perrin, 1960, p.117-119.

trouvait en cette ville lorsqu'un ordre du ministre de la guerre est venu l'inviter à entreprendre sa vingt-neuvième campagne, tout en continuant ses quarante-trois ans de services effectifs<sup>20</sup>. La guerre de 1870 venait d'être déclarée.

A suivre...

A. DOMS



Le général Cousin-Montauban.

<sup>20</sup> Maxime VAUVERT, *Les grands commandements de l'armée française*, in *Le monde illustré*, 14<sup>e</sup> année, n° 694, 30 juillet 1870, p.71.

**LES MEMOIRES D'OSCAR DOSSIN**  
***Chef de l'orchestre de la Ville de Spa (1910-1913)***

---

*En août 2002, on plaça sur une façade de la Place Royale à Spa, une plaque commémorative à la mémoire de Georges Krins, chef d'orchestre du Titanic. Le célèbre violoniste, jouant jusqu'aux derniers moments sur le pont du RMS Titanic et qui périt lors du naufrage le 15 avril 1912, vécut à Spa avec ses parents de 1895 à 1910.*

*Nous avons retrouvé la trace d'une personne ayant bien connu Georges Krins car il était son professeur de violon au conservatoire de Liège: Oscar Dossin. Ce dernier laissa quelques notes manuscrites. Même si elles n'évoquent pas le souvenir de Georges Krins, ces notes ont le mérite de montrer plusieurs traits intéressants et parfois émouvants: les conditions de vie d'une époque oubliée, la découverte d'un talent par le plus grand des hasards, ainsi que la passion que peut susciter la musique chez certaines personnes. Le texte qui va suivre est une transcription intégrale des notes d'Oscar Dossin.*

A différentes reprises, mes chères belles-filles, mes enfants et des amis m'ont manifesté le désir que par quelques notes, je leur laisse en souvenir les principaux faits de ma jeunesse, de mon adolescence et de ma vie artistique. Je ne pouvais pas leur refuser cette satisfaction. Que l'on ne pense pas que j'aurais voulu faire de la littérature, j'en suis totalement incapable.

Je suis né le 26 février 1857, rue Florimont<sup>1</sup>, qui était à cette époque une petite rue, habitée par de pauvres gens comme nous. Le côté de la rue où nous demeurions a été démoli pour construire la grande poste et le frigorifère qui existe encore.

J'avais un an et demi lorsqu'un événement doublement tragique mit la pauvre famille en deuil: la veille de la fête de Saint Denis, mon frère Jacques, l'aîné de la famille (17 ans) ayant décidé, avec des amis, de se baigner dans la Meuse, où se trouve maintenant la passerelle, eut sans doute une indisposition, ou une indigestion, et coula à pic, et lorsqu'on le retira, il n'était plus qu'un cadavre.

Mon père qui, quittant son travail accourait avec d'autres voisins, en voyant son fils dans le rivage, fut si saisi, qu'il tomba à la renverse si malheureusement dans les brancards d'une charrette à chaux qui se trouvait aussi dans le rivage, qu'il se fit une blessure à la colonne vertébrale.

Bientôt après la mort de mon frère, la blessure de mon pauvre papa s'aggrava, et malgré tous les soins d'un bon docteur, il perdit l'usage des jambes et jusqu'à sa mort qui survint huit années après ce drame, je ne connus jamais mon père qu'alité.

Je me souviens encore qu'un jour, avec l'aide de ma mère et de mon frère Jean, il essaya en se cramponnant, de faire le tour de la table. Mais cet essai n'eut pas de lendemain, le mal était inguérissable!

---

<sup>1</sup> Rue de Liège donnant sur la rue de la Régence.



Oscar Dossin (coll. privée)

Après, l'on quitta la rue Florimont pour habiter Faubourg Vivegnis une petite maison, portant actuellement le n°68. Cette maison ne comporte que trois chambres, une unique, au rez-de-chaussée qui était le petit magasin: à la fenêtre, quelques paires de chaussures, le comptoir, un petit poêle et trois chaises.

Le premier, également pièce unique, servait de chambre de famille, de cuisine, de salle à manger, de travail de la machine à coudre pour la confection des empeignes, de chambre à coucher pour papa et maman, et plus tard de studio pour mes études musicales. Mon piano (un vieux Brouha) se trouvait vers la fenêtre à côté du lit, où mon pauvre papa souffrant le martyre, vécut huit années avant de nous quitter.

Au second, toujours chambre unique, se trouvait, en face de la fenêtre de gauche, la table où mon brave frère Jean découpait les peaux pour les empeignes, et le cuir pour les semelles.

En face de la fenêtre de droite se trouvait l'établi spécial des cordonniers à quatre faces, un ouvrier à chaque face, ayant devant lui une sorte d'échafaud également à quatre faces, d'où pendaient des grosses bouteilles rondes (pleines d'eau claire), reflétant et augmentant l'intensité de la lumière centrale.

Au second étage se trouvaient aussi les deux lits de Pauline et de Jean.

C'est dans la chambre du premier que mourut mon pauvre père. Un matin très tôt, ma bonne mère vint nous appeler, Joseph et moi, au grenier, où était notre lit commun.

*"Dihindez mes effants, voss papa est mwert!"<sup>2</sup>*, j'avais 10 ans et demi.

Et c'est dans la chambre du second que mourut quatre ans après papa, mon inoubliable frère Jean. Dans ma vie, j'ai donc eu trois fois la grande douleur de perdre mon père Jean, et mon frère Jean et mon si *mamé* Jean! Mon fils toujours regretté!

Mon frère Joseph et moi dormions ensemble au grenier. Notre lit se trouvait sous la grosse poutrelle de bois à droite en entrant. Le toit n'était composé que de grosses tuiles, posées sur des torchettes de paille vétustes; lorsqu'il pleuvait, nous étions inondés et lorsqu'il ventait, nous constatons que nous étions devenus des nègres!... Et l'on ne se plaignait pas, on en riait!

Lorsque je me remémore tout cela, je me demande si ce n'est pas un mauvais rêve?! C'est cependant l'exacte vérité.

<sup>2</sup> Descendez mes enfants, votre papa est mort!

Passons enfin à des récits moins funèbres:

Ma première enfance se passa comme celle des jeunes enfants de notre âge et de notre condition. Je me souviens cependant que certains de nos voisins, plus fortunés que nous, s'intéressaient à moi, m'appelaient pour me donner des fruits ou d'autres choses.

Vers l'âge de 5 ans ou 5 ans et demi, Saint Nicolas m'apporta un petit accordéon; (mon si bon frère Jean lui avait sans doute envoyé des économies) et ce petit instrument devait avoir une influence singulière sur ma vie!

Il paraît que je devins si habile sur le jeu de cet accordéon, que chaque soir au printemps et en été, nos voisins et surtout nos jeunes voisines, ne cessaient de m'appeler jusqu'à ce que je descende avec mon petit instrument et, assis sur le seuil, je régalais tout le monde de quelques morceaux de mon répertoire et faisais danser la jeunesse.

Je me souviens avec émotion que l'on m'invitait encore, en me disant: si tu veux bien me jouer tel air, je te donnerai deux grosses baisers. Ou: si tu veux bien etc, je te ferai une belle cravate!

Or, un soir que je régalais à ma façon mes voisins, un professeur du conservatoire (ce professeur était M. Decortis, professeur de violoncelle au Conservatoire), qui chaque soir, à la saison des asperges, venait souper, dans un restaurant voisin, s'arrêta à m'écouter. Il interpella ma bonne mère, qui se trouvait près de moi, lui demanda: "C'est votre enfant, Madame ce petit?" – "*Awê Mossieu!*" – "Et bien Madame, il faut lui faire apprendre la musique à ce gamin, il est certainement doué".

Et c'est ainsi qu'un ami de mon père (il n'était qu'un musicien très ordinaire) nous donna les premières leçons à Jean, Joseph et à moi. Puis, Jean, qui était d'une intelligence très supérieure dans notre pauvre monde, se consacra à mon éducation musicale jusqu'à mon entrée au Conservatoire vers l'âge de 7 ans et demi.

A 7 ans et demi, j'entrai au cours de solfège de Michel Dupuis, le père de Sylvain. Après deux ans et demi, j'obtins le deuxième prix au concours et à 10 ans et demi, j'obtenais le premier prix que je vins apporter à mon pauvre papa qui allait nous quitter quelques semaines après! Ce fut pour lui une dernière joie!

Vers l'âge de 8 ans et demi, l'on m'acheta un petit violon que j'ai toujours là, dans sa caisse, et je pris des leçons d'un très bon professeur, M. Malherbe, violon solo du théâtre, qui demeurait rue des Mineurs à la Boule d'or. Il savait que nous étions pauvres et ne nous demandait que 75 centimes par leçon. Puis je me présentai à l'examen d'admission du Conservatoire et fus admis dans la classe de Mauhin, l'un des plus beaux virtuoses de notre école Liégeoise, qui après avoir eu des succès extraordinaires (surtout en Russie), épousa une comtesse Russe, fut très malheureux, et vint finir ses jours à Liège, dans une misère atroce.

Après un an et demi de travail chez le répétiteur, je fus admis dans la classe de Rodolphe Massart où j'obtins toutes mes distinctions, depuis l'accessit jusqu'à la médaille en vermeil par acclamation et la plus grande distinction.

Vers l'âge de 9 ans, je me découvrais une assez bonne voix de soprano.

Jusqu'à l'âge de 13 ans, je conservai cette voix d'enfant. Avec mon collègue et rival Hubert Favette, nous étions les deux meilleurs sopranos d'église de la ville et presque chaque jour, nous étions demandés pour les saluts des prières de 4h aux églises de St Barthélémy, St Denis, St Jean, St Jacques, Cathédrale et même hors ville, à Jemeppe, Seraing pour les fêtes de Ste Barbe et St Léonard.

Le salaire pour les offices était de 1fr50. Pensez au contentement de ma chère maman lorsque, rentrant d'un office, je lui déposais mon franc 50 dans son tablier!

Indépendamment de mes autres travaux, solfège et violon, vers l'âge de 9 ans et demi ou 10 ans, je pris des leçons (gratuitement) de piano avec DD. Meuron, l'auteur connu des *cramignons* Liégeois.

Après quelque temps, Meuron ne se contenta pas de m'enseigner le piano mais il me mit aussi au courant du jeu de l'orgue, de sorte qu'à 11 ans, je pouvais déjà le remplacer (il était mon prédécesseur à St Barthélémy) aux petits offices du matin et au salut. Pour arriver de me tirer d'affaire à l'orgue, il me fallut beaucoup de peine à cause de ma taille si petite. Mes bras étaient un peu courts pour atteindre le second et le troisième clavier, et mes jambes aussi trop courtes pour atteindre les pédales qui sont à l'orgue un clavier de deux octaves pour les deux pieds; les notes basses pour le pied gauche, les hautes pour le pied droit.

(A 10 ans et demi) C'est à cette époque que je perdis mon père; seule la misère noire nous restait, et l'on se demandait si l'on pourrait subvenir aux frais, même très réduits, qu'occasionnait mon éducation musicale?! Mais mon brave frère Jean (il ressemblait à Marcel en tous points), avait son idée fixe, il se serait privé de tout pour que son petit gâté puisse continuer ses études si bien commencées et ne manque de rien.

Dans toutes les périodes dures de ma vie, je devais toujours, par la grâce de Dieu trouver sur mon chemin, en aide, un protecteur. Après la mort de mon père, ce protecteur fut l'abbé Kairis, vicaire de St Barthélémy, qui devint le bon chanoine Kairis aimé de tous!

Ce brave vicaire, avec sa mère et sa sœur, occupait l'aile gauche de la maison Martial de Bleret, actuellement Somzé, rue Féronstrée; il m'avait pris en grande affection, me sachant malheureux, m'interrogeait sur la marche de mes études, me conseillait et même me nourrissait, car il m'invitait très souvent à venir partager un bon dîner avec sa bonne mère et sa sœur, comme si j'étais l'enfant de la maison!

Un jour, il me communiqua une annonce de la gazette, dans laquelle on demandait un organiste à Chaudfontaine, et me dit: Que penses-tu de ça, gamin? (deux ou trois jours avant sa mort, comme j'allais prendre de ses nouvelles, il me vit arriver dans sa chambre, il m'accueillit encore, par ces mots: Ah c'est toi gamin?), je lui répondis que j'allais de suite proposer ma candidature; que cela ferait joliment mon affaire. J'écrivis donc au curé Demonceau que je proposais ma candidature et le priai de me fixer jour et heure pour lui parler. Cela fut fait et je pris le train qui à cette époque ne coûtait que 55 centimes aller et retour. Habillé de mon costume de première communion, je me dirigeai vers la cure qui se trouve au fond

d'un jardin à côté de l'église, lorsqu'arrivé à la porte, je constatai que la sonnette était bien haute, et me demandai comment j'allais m'y prendre pour l'atteindre; j'y parvins cependant en me haussant et m'agrippant courageusement, mais je ne réussis qu'à sonner plus fort que je ne l'aurais voulu; et ce fut le curé, paraissant fâché, qui vint m'ouvrir en me disant: "Que voulez vous petit?"

- "Monsieur le curé, je viens pour la place d'organiste". – "Vous! Dit-il".

- "Mais oui, Monsieur le curé!" "Ce serait vraiment drôle si vous étiez agréé". "Et bien Monsieur le Curé, j'espère que ce sera drôle et j'en serai bien content."

Après m'avoir entendu, il me dit: venez jouer la grand'messe dimanche et puis nous verrons.

J'allai donc le dimanche suivant jouer la grand'messe et fus naturellement accueilli avec curiosité par les chantres et eu d'avance la sympathie de tous; et après la grand'messe, le curé m'accueillit en me félicitant et me disant qu'il n'avait jamais été si bien accompagné pour la préface et le Pater Noster.

Ce premier dimanche, j'allai manger mes tartines que j'avais apportées de Liège chez le chantré Laurent Gathoye qui tenait, avec son frère André, le café de la Rotonde, près du pont; et en causant, je lui suggérai l'idée de la création d'une chorale pour les offices religieux et lui demandai de trouver au village des voix capables de réaliser ce projet. Il s'y mit de tout cœur, et le troisième dimanche de mon arrivée, nous commençons les répétitions par la messe de d'Archambeau; puis, le curé acheta un petit harmonium et l'on continua les répétitions chez lui. Je leur appris les messes d'Eykens, de Bartholomeus, de Nicou Choron, de la Hache et des saluts; et dix ans après, alors que j'étais organiste à St Barthélémy, on m'apprenait que toujours, c'était le répertoire que je leur avais appris qui était en honneur. Naturellement, ils étaient très contents. L'on me fit une petite manifestation en me remettant une belle bague en or, avec cette inscription intérieure: A Monsieur D. Dossin, la chorale reconnaissante. Cette bague, Marcel l'a connue, elle a fait la guerre en Russie avec lui; elle est maintenant au doigt de Mère.

Dès le second dimanche, le curé me disait: "*Vos vinrez diner avou mi Oscar les dimène, vo m'tinrez c'pagnie*".<sup>3</sup> Il avait une vieille servante très maîtresse chez lui, et un bon vieux chien borgne (Mouche) qui m'aimait tant que le dimanche matin à l'heure de l'arrivée du train de Liège, l'on n'avait qu'à lui dire: "*Allez qwêri Oscar*".<sup>4</sup> Il accourait jusqu'au pont et sautait de joie dès qu'il m'apercevait.

Je restai 3 ans et demi organiste à Chaudfontaine, c'est-à-dire jusqu'à ma nomination à St Barthélémy où je restai organiste et Maître de chapelle pendant près de 40 ans et ainsi mes appointements montèrent de 300 à 900 frs l'an.

A suivre...

J.M. Monville

<sup>3</sup> "Vous viendrez dîner avec moi Oscar les dimanches, vous me tiendrez compagnie".

<sup>4</sup> "Allez chercher Oscar".

## COURRIER DES LECTEURS

Une lectrice (attentive et curieuse) nous pose ces questions:

D'où viennent les appellations suivantes:

"fossé limite"

Fagne "Lolo"

Pavillon "Wibauw" (promenade Cherville)

Merci pour vos recherches.

Un autre lecteur recherche des documents:

Nous recherchons de la documentation (textes – photos – cartes postales) sur le Moulin du Ruy dans le village du même nom.

Des documents datés de 1831 attestent déjà de son existence.

La famille LORENT qui s'y installait vers 1918 en devint propriétaire vers cette époque.

Certains de vos lecteurs pourront peut-être amener "de l'eau au moulin".

D'avance, nous vous en remercions.

Pierre LORENT

Tous renseignements ou document peuvent être adressés au Musée qui fera suivre.

## TROUVAILLE



*Le Pouhon aux élections de 1907  
(Coll. Musée de la Ville d'eaux -  
Fonds du Chastel)*